26e ANNÉE QUATRIÈME SÉRIE JANVIER N° 13.

LE VOILE D'ISIS

REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

CONCILIER LA PROFONDEUR DES VUES ANCIENNES AVEC LA RECTITUDE ET LA PUISSANCE DE L'EXPÉRIMENTATION MODERNE.

LOUIS LUCAS, *Chimie nouvelle*.

SOMMAIRE



PARIS

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)

1921

LE VOILE D'ISIS

FONDÉE EN 1890

(PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS)

DIRECTION

ADMINISTRATEURS-GÉRANTS
CHACORNAC FRÈRES
AVEC LA COLLABORATION
DES ÉCRIVAINS MODERNES
LES PLUS RÉPUTÉS

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS — VENTE AU NUMÉRO
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)
PARIS

FRANCE : un an . . . . . . **18** fr.
ETRANGER : un an . . . . . **20** fr.
LE NUMÉRO : **2** fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Dr R. ALLENDY - AMY-SAGE - ALTA - F.-CH. BARLET - E. BOSC
M. BOUÉ DE VILLIERS - J.-G. BOURGEAT - E. BOUTROUX (de l'Académie Française
J. BRICAUD - J. BRIEU - E. DELOBEL - E. C.-P. GENTY
GRILLOT DE GIVRY - Dr GRORICHARD - F. JOLLIVET-CASTELOT - A. JOUNET
L. LE LEU - PHANEG - P. REDONNEL - Dr J. REGNAULT (de Toulon) - H. REM
HAN RYNER - ED. SCHURÉ - SOUDEBA - TIDIANEUQ - G. TRARIEUX
S. TRÉBUCQ - Dr VERGNES - F. WARRAIN - O. WIRTH.

La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue.
Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

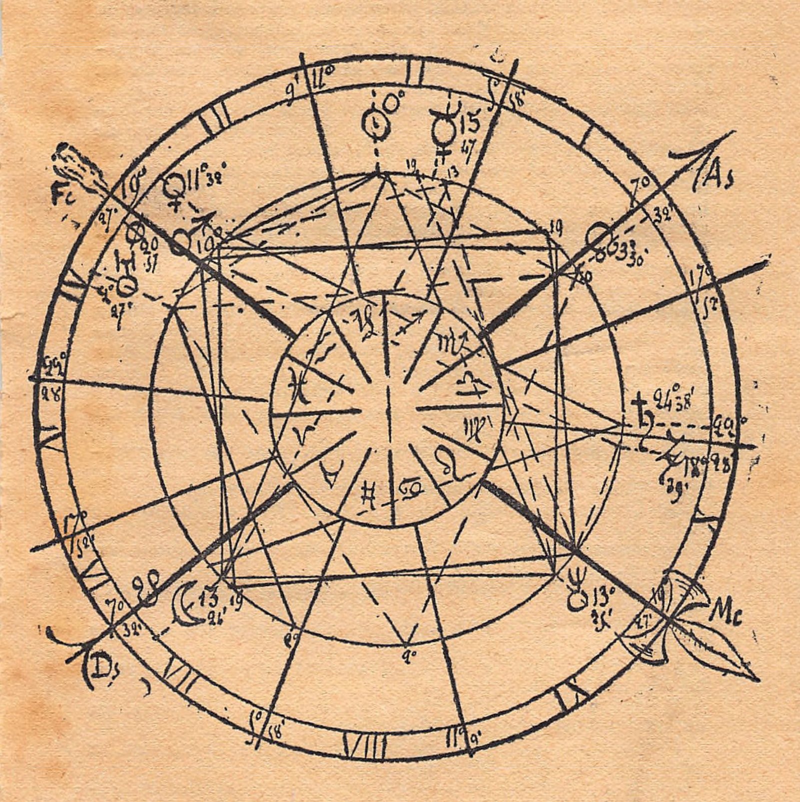
LIVRES — REVUES — JOURNAUX

Tout *livre* ou *brochure* sur l'Esotérisme dont la Direction recevra deux exemplaires sera annoncé selon la place dont nous disposons, et analysé s'il y a lieu.

Les *Revues* qui désirent faire échange sont priées de s'adresser à la Direction.

PRÉVISIONS ASTROLOGIQUES

POUR L'ANNÉE 1921 (1)



(1) Extrait d'un Almanach sous presse, dressé par MM. Barlet, Blanchard, *ingénieur*, Boudineau et Tamos.

Le Solstice d'hiver, qui ouvre l'année occidentale, a lieu, en 1920, le 22 décembre, à 3 h. 26 du matin (heure de Paris) ; l'état du ciel à ce moment, sur l'horizon parisien, est représenté par la figure ci-jointe (1).

(1) Voici quelques détails techniques propres à faciliter la lecture de cet article pour les personnes étrangères au langage astrologique. Du reste, elles pourront, si elles le préfèrent, laisser de côté les justifications techniques de cet article, en se contentant d'en lire les caractères non italiques.

La figure ci-jointe qui représente l'état du ciel sur l'horizon de Paris au début de l'année se nomme le *Thème de l'Année.* — La Ligne A. D. en représente l'*horizon* : le point A, qui est l'*Orient*, s'appelle aussi l'*Ascendant*, et par abréviation *As* ; le Couchant ou *Occident* se nomme le *Descendant*. Le Méridien supérieur, M, est nommé *Milieu du Ciel* (par abréviation, *Mc*) ; le méridien inférieur, F., est appelé *Fond du Ciel*, ou *Fc*.

Le demi-cercle A M D est le *dessus de l'horizon* ; l'autre, A F D, en est le *dessous*.

Les divers secteurs, qui portent douze nombres comme un cadran, correspondent à autant de cercles ayant *la méridienne* A D pour diamètre commun, et qui partagent les deux horizons : on nomme ces secteurs, les *Maisons du Thème* ; chacune d'elles correspond à une influence astrale spéciale (santé, fortune, etc...) ; on en dira le sens au fur et à mesure qu'il va en être question.

Chaque planète représente aussi un organe social particulier :

Le Soleil : le Souverain, son pouvoir, la fortune.

La Lune : l'ensemble de la nation sans distinction de fonction.

Saturne : la classe des travailleurs et tous les biens immeubles.

Jupiter : la Magistrature, les Ministres, le Clergé ; la paix ; la fortune.

Mars : l'armée de terre et de mer ; la guerre, les chemins de fer.

Vénus : l'Assemblée des représentants du peuple ; la paix, les finances.

Mercure : les Intellectuels de toute sorte ; la Presse, les communications (postes, télégraphes).

Uranus : les réformes, les découvertes, les inventions, le génie civil, la haute science.

Neptune : toutes les choses maritimes ; les cultes religieux, le mysticisme.

Ces deux derniers, pris en mauvaise part, signifient les utopies révolutionnaires, les accidents subits et violents.

C'est le thème de l'année 1921. Il se présente à première vue comme un des plus expressifs et des plus violents.

Le pouvoir présidentiel y est représenté doublement ; par le Soleil, significateur de la personne même du Président, et par le Milieu du ciel (ou Mc) inscrit dans le signe du Lion, qui est gouverné aussi par le Soleil.

Le Ministère est signifié par la Planète Jupiter, que l'on voit sur la pointe de la 11e maison, celle qui, en astrologie sociale, correspond au Parlement. Cette Maison est dans le signe de la Balance, gouverné par Vénus, planète qui symbolise aussi la Chambre des députés ; et Vénus se trouve presque au fond du Ciel, en aspects discordants avec le Soleil (semiquadrature) et avec Jupiter (sesquiquadrature).

La puissance confiée au Président de la République apparaît d'un caractère très élevé ; celui d'une autorité qui s'impose par la seule majesté de ses qualités psychiques, sans avoir à user de celle de la Force. En effet, les signes zodiacaux qui

Chaque planète correspond à un ou deux signes du zodiaque que l'on nomme *ses domiciles* et dont on dit qu'elle est le Seigneur. — Chaque planète est modifiée dans ses effets par le *Signe* où elle se trouve, par la *maison* qu'elle occupe, et par *ses aspects* avec les autres planètes, c'est-à-dire par leur distance aux autres planètes comptée en degrés du cercle zodiacal. Ces aspects ont deux sortes d'influence : l'une, *concordante* ou *bénéfique* ; l'autre *discordante* ou *maléfique* (ils sont analogues aux accords musicaux).

De même chaque maison est modifiée par le *signe* où elle se trouve, les planètes qu'elle renferme ou les *aspects* aux planètes, des maisons et des signes, au moment et sur le lieu où soit l'événement, soit l'être à observer, prend naissance.

figurent ici cette puissance, sont les plus spirituels, ceux du Feu : *le Milieu du Ciel est dans le Lion ; le Soleil dans le Sagittaire, et Mars, planète de la Force, est gouverné par le Bélier, dans la 5e Maison, celle de la diplomatie.*

Cependant, le thème montre en même temps que cette puissance présidentielle va se consacrer presque exclusivement aux intérêts matériels : *Jupiter, significateur du Ministère, est en signe de Terre (la Vierge), significateur de l'industrie, du génie civil, et là il est en opposition à son Signe religieux, les Poissons ; le Soleil, symbole du Président de la République, est dans la 2e Maison, celle de la richesse matérielle ; il est joint à Mercure, représentant l'industrie, le commerce, les affaires, et Mercure, affaibli par son mouvement relatif de rétrogradation, est, en outre, en opposition au signe de sa spiritualité (les Gémeaux).*

Le Soleil, lui aussi, est rabaissé par un aspect discordant avec la planète Neptune, la plus supérieure et de la plus haute spiritualité, fixée précisément dans le Milieu du Ciel et dans le Signe du Lion ; il n'est pas en meilleur rapport avec Mars, le Seigneur de la Maison de la diplomatie.

La puissance présidentielle sera donc privée des influences supérieures les plus capables de l'éclairer et de la seconder dans les graves difficultés de sa tâche autres que celles économiques (la diplomatie, par exemple) ; ses aspirations, son autorité n'auront pas toute l'ampleur, toute l'élé-

vation qui leur semble d'abord promise (1).

D'autre part, les rapports du Président avec les autres organes du gouvernement ne sont pas plus favorisés. Les aspects discordants du Soleil avec Jupiter (le ministère), avec Vénus (la Chambre), avec la Lune (le public, en général) montrent qu'il lui sera aussi difficile de s'entendre avec ses collaborateurs que de satisfaire les aspirations nationales.

Ces organes auxiliaires du gouvernement social ne sont pas entre eux en relations meilleures ; les *aspects entre Jupiter (le ministère), Vénus (le parlement), la Lune (opinion publique) et Mercure (la presse), ne sont pas plus harmonieux qu'avec le Soleil.*

A ces troubles organiques, le thème ajoute les effets plus néfastes encore d'une triple influence toute particulière. Elle provient de trois groupes d'astres sur lesquels il faut insister particulièrement.

C'est d'abord une conjonction assez rare entre les deux planètes supérieures, Jupiter et Saturne, qui se répète tous les 30 ans, mais qui ne se produit au même point du zodiaque que tous les 240 ans environ. Elle ne sera exacte que le 10 septembre 1921, mais son influence a déjà commencé en novembre 1920, et elle ne fera que croître jusque-là ; elle s'étend donc sur l'année tout entière et se prolongera même en 1922.

(1) On remarquera que ces déductions s'appliquent à la Présidence, *à qui que ce soit* qu'elle soit confiée ; elles ne sont pas personnelles.

Par sa position dans le thème, Saturne est dignifié, tandis que Jupiter, au contraire, est très affaibli ; son influence sera donc dominée et absorbée par celle de Saturne. Celui-ci représente par lui-même le prolétariat, et dans ce thème il gouverne précisément (avec Jupiter) la 4e maison qui a la même signification. La Conjonction en question dit ainsi que le prolétariat deviendra probablement maître au moins du Ministère, partie essentielle du pouvoir exécutif. Mais en outre, la Conjonction en formation émane des vibrations discordantes sur tous les autres significateurs sociaux : le Soleil (la Présidence), Vénus (la Chambre), la Lune à l'Occident (la Nation), et l'Ascendant (Significateur de l'esprit dominant cette année). Enfin, on verra plus loin qu'au moment où la conjonction sera exacte, le Soleil, Mercure et même Mars viendront s'y ajouter. En tout cas, l'effet en est déjà commencé ; il se perpétuera même jusque dans l'année suivante.

Le deuxième groupe d'influences singulières est celui des deux planètes extrêmes : Uranus et Neptune. La première représente le mentalité la plus élevée que l'Homme puisse atteindre ; c'est d'elle qu'il reçoit les inspirations les plus originales et les plus hardies, surtout dans les sciences. Neptune correspond plutôt au sentiment, à l'art, à la Foi ; c'est la planète des enthousiasmes mystiques, des aspirations vers les révélations supérieures.

Toutes deux sont signalées par l'Astrologie comme des astres maléfiques, seulement parce que leur

influence bienfaisante ne peut trouver d'écho que dans les âmes humaines les plus élevées, tandis que la plupart des hommes terrestres, par leur imperfection, transforment les vertus de ces astres en agents imprévus de graves destructions sociales. Opposés l'un à l'autre à la fin de 1909, ils ont marqué le début de cet état anxieux de discordes qui aboutit au terrible désastre de la grande guerre, et dont nous subissons encore les suites. C'est une des singularités du thème de 1921, que ces deux astres dangereux soient à peu près les seuls d'où partent des aspects heureux; nous leur devrons sans doute une protection contre les dangers dont les autres nous menacent.

Ils ne sont pas cependant sans quelques rayons funestes : Neptune opposé à Vénus, en quadrature à la Lune et à l'Ascendant, pourra désordonner les esprits par des illusions au moins stériles ; Uranus en quadrature sur la 2e et la 8e maison pourra perturber les finances et surtout répandre sur toute l'année une longue suite d'accidents, de morts violentes et inattendues.

Le troisième groupe d'astres singulièrement importants dans le thème est celui de Mars joint à Vénus. Celle-ci est, en Astrologie, l'astre essentiellement bienfaisant, répandant sur la terre la prospérité, la fécondité, la paix, l'amour.

Mais si elle est maléficiée par des aspects discordants, elle peut, au contraire, semer le désordre par l'ardeur des passions matérielles et grossières. Or, la conjonction de Vénus à Mars est une des cor-

ruptions de ce genre, surtout si Mars lui-même est affligé : dans le thème de 1921, on le voit caractériser l'année même (par l'Ascendant) par le signe le plus violent du zodiaque, le Scorpion, région de la transformation des êtres terrestres par la mort.

Cette violence est redoublée par la conjonction de Mars à Uranus, messager, comme on vient de le dire, de désastres et de catastrophes. C'est à ces désordres que la passion de Vénus va se trouver livrée.

De ces trois groupes particuliers, les deux premiers, celui des planètes extrêmes et celui de la conjonction saturnienne, sont à peu près fixés sur le zodiaque pendant tout le cours de l'année, tandis que Vénus et Mars vont promener leur union néfaste à travers les maisons les plus malheureuses du thème : la 6e (maladie), la 7e (la guerre), la 8e (la mort), pour aboutir à travers la 12e (les ennemis secrets, l'espionnage), précisément à l'Orient du thème, sur le signe du Scorpion où Mars, alors domicilié, sera dans toute sa violence.

Il y a lieu de noter encore que ces planètes qui vont jouer le plus grand rôle : *Saturne, Jupiter, Mars, Uranus, Neptune, dominent toutes, soit par leur Signe, soit par leur présence, la 4e maison du thème, qui représente le prolétariat et qui signifie aussi le but proposé aux événements de l'année.* Lors donc que, dans le dernier trimestre de l'année, Mars viendra s'ajouter, avec le Soleil à la conjonction de Jupiter et Saturne, il paraît probable que le pouvoir

passera entre les mains du parti socialiste, et qu'il sera exercé avec violence.

Notez enfin que l'Ascendant ne renfermant aucune planète n'a de signification que par son signe, qui nous dit expressément : transformation radicale des Nations par la Force : L'ANNÉE 1921 OUVRE UNE PÉRIODE DE TRANSFORMATION SOCIALE.

Les jours en sont comptés ; si les dépositaires du pouvoir ne la réussissent pas avant l'année suivante selon la pensée des Puissances Supraterrestres, c'est aux rigueurs du Socialisme extrême que le Destin en laissera la tâche. Il plane dès le début au-dessus de nous sous la figure de Saturne et de Mars, et se rapproche chaque mois davantage de notre plan terrestre.

A quel prix se fera ce grand œuvre ? Y faudra-t-il encore le Sacrifice de quelque nation ? — Non : nous avons reconnu tout à l'heure le secours providentiel des deux astres supérieurs, Uranus et Neptune, nous garantissant des périls extrêmes.

Mais l'effort et les souffrances ne finiront pas non plus avec l'année 1921. Ces deux planètes libératrices échappent à peine à la discordance qui leur avait confié jusque-là le rôle du Destin ; Inspiratrices respectives de la Science suprême et de la Foi mystique, elles exposaient l'humanité aux pires désordres par leur opposition, arrivée à la fin de 1909 (1). Maintenant cette crise s'achève ; les

(1) Il y a près d'une vingtaine d'années, un remarquable travail du savant astrologue Nebo, dans l'*Echo du Merveilleux*, a montré que notre crise de la Terreur coïncidait avec un aspect néfaste entre ces deux planètes, et prédisait que

deux astres extrêmes s'acheminent vers des aspects plus harmonieux, nous annonçant de nous préparer à une ère de prospérité nouvelle.

Cependant la période de ces aspects bénéfiques ne se précisera pas avant l'année 1926, et il faudra compter jusqu'à 1939 pour en voir l'épanouissement complet. Il paraît donc probable que l'année 1921 est la plus pénible de celles nécessaires à la transformation.

Ajoutons que l'Astrologie, en nous en avertissant, nous signale aussi que la France est appelée à prendre, si elle le veut, la plus grande part à cette œuvre de régénération. En effet, comme on pourra le voir à l'aspect de son thème (du 14 juillet 1790), c'est sur ses signes principaux : le Lion, la Vierge et la Balance (où sont le Milieu de son Ciel, son Ascendant et ses planètes principales) que porte la partie du thème de l'année 1921 où Mars, Vénus, Mercure et le Soleil vont se rassembler sur cette conjonction si expressive de Saturne et de Jupiter.

Ces trois mêmes signes, qui représentent l'élévation des pensées, leur profondeur, leur ingéniosité et leur équilibre, justifient aussi l'œuvre demandée à la France, de rétablir la concordance entre la Foi spirituelle et la plus haute Science positive, conformément à la Loi Suprême du Cosmos où l'Amour n'est jamais opposé à la Pensée.

leur opposition reproduirait une crise semblable ; les malheurs de la Russie ne lui ont donné que trop raison.

***

A l'appui de cette revue rapide de l'année, ajoutons encore un simple coup d'œil sur la série de ses mois :

JANVIER. Le premier trimestre s'ouvre dans une concorde sincère de tous les partis, pleins d'espérance et de bonne volonté ; tout le monde désire des réformes fondamentales, mais sans violence.

Ces aspirations se traduisent, à la Chambre, par l'ardeur de son travail et de ses discussions ; au dehors, par des meetings et des groupements animés. Le Pouvoir exécutif se montre aussi favorable à un socialisme ordonné que fermement opposé à un communisme révolutionnaire.

La question financière est la principale : l'accord ne réussit pas à se faire sur les principes entre le gouvernement et les banques privées, notamment au sujet de la crise monétaire qui sévit alors.

FÉVRIER. Dans ce mois, les partis extrêmes font dévier les premières difficultés vers les questions sociales organiques ; l'état des finances s'améliore, mais la discorde se met entre ouvriers et patrons ; des grèves violentes éclatent ; de vifs débats agitent le Parlement, qui reste d'accord avec le Pouvoir exécutif.

Cependant la production n'est pas ralentie ; les inventions, les propositions originales se multiplient, mais ce ne sont, pour la plupart, que des projets chimériques.

Les mœurs sont tout à fait dissolues.

La mort, toujours en action pendant cette année, se manifeste par de graves accidents, dans les mines surtout; par des crimes passionnels et par une grave épidémie, de nature fiévreuse et nerveuse (intestinale ou cérébrale). Cette épidémie donnera naissance à nombre d'actes de dévouement, surtout de la part des femmes. Elle sèmble assez forte pour détourner quelque temps l'attention des affaires politiques.

Cependant le Socialisme commence à s'opposer au Pouvoir exécutif qui l'avait favorisé jusque-là.

On trouve encore en ce mois des menaces de guerre avec l'Allemagne, nées en janvier, et des difficultés coloniales : une diplomatie habile en étouffe les suites.

MARS. Avec ce mois on entre dans la période violente de l'année. D'importantes réformes sont proposées au Parlement ; le socialisme s'y oppose, met en brèche le ministère et produit dans le peuple des émeutes violentes, qui accentuent la discorde entre les classes ; mais l'activité productrice n'est pas arrêtée.

Le Pouvoir exécutif s'oriente vers le peuple et contre les extrémistes.

EN AVRIL. La renommée du pays, les finances et le crédit s'améliorent sensiblement. De nouvelles réformes proposées engendrent encore des troubles.

La mortalité est toujours grande en ce mois, dans la classe populaire ; des fièvres, des incendies, notamment en mer ou dans les colonies, en sont les causes : les récoltes sont très compromises.

Ces calamités paraissent attribuables particulièrement à une éclipse annulaire, en grande partie visible à Paris, dans la matinée du 12. Elle sera aussi visible à Londres, et l'Angleterre pourra se rappeler qu'elle se produit au même point que celle par laquelle son célèbre astrologue Zadkiel lui avait prédit la grande insurrection de l'Inde.

Nous sommes compris dans cette sérieuse menace qui peut englober les populations musulmanes de nos colonies.

EN MAI. — Le Pouvoir exécutif s'oppose d'abord à la volonté populaire qui manifeste des tendances révolutionnaires. L'impopularité qui en résulte le décide à plier, et la classe plébéienne domine le gouvernement, en restant toutefois contraire aux maximalistes. Des grèves importantes troublent les chemins de fer.

Les relations toujours tendues avec les voisins se bornent cependant à des notes violentes.

La mortalité est forte encore dans le peuple et parmi les intellectuels; une condamnation de hauts fonctionnaires intellectuels ou religieux paraît probable.

EN JUIN. — La scission se fait au sein du gouvernement. L'assemblée, violemment attaquée et menacée par le socialisme à propos de questions financières, est abandonnée par le Président de la République; le ministère se range avec l'Assemblée et est menacé de chute.

L'état des finances, soutenu par des principes

d'économie supérieurs, met en danger le gouvernement et la nation même.

Le désarroi est général.

La mortalité sévit toujours dans le peuple ; on signale surtout la disparition de hauts personnages par exil, emprisonnement et suicide (notamment parmi les parlementaires).

On voit cependant aussi des inventions ingénieuses et originales, philanthropiques ou autres

Les relations extérieures donnent lieu à une démonstration militaire.

JUILLET. — Ce mois, marqué par la jonction de Mars au Soleil, est le plus heureux. — L'apaisement se fait partout ; toute la nation se réunit contre l'esprit révolutionnaire ; le ministère et le parlement redoublent d'activité, dans un esprit de sagesse et d'équilibre pour résoudre les questions sociales.

Des relations diplomatiques actives et heureuses favorisent l'économie et la situation internationale.

Ce mois porte l'indication d'un voyage du Président de la République en Algérie et colonies voisines (il s'agit peut-être du voyage annoncé en 1920 pour mai).

AOUT. — Le communisme révolutionnaire n'a pas désarmé. Les attaques acharnées se renouvellent contre le gouvernement qui se divise à nouveau. L'assemblée se sépare du Pouvoir exécutif qui cherche toujours la conciliation des classes. A propos de la vie chère et des salaires une opposition habile, rusée, poursuivie par des meetings

violents, des sociétés secrètes, entraînent l'opinion publique contre le gouvernement. Quelques bagarres meurtrières sont difficilement réprimées ; les soldats même semblent mécontents.

La révolution menaçante n'est prévenue que par la proposition au Parlement de réformes originales, utopiques même. Le ministère et les conseils du gouvernement paraissent tout à fait dominés par ce mouvement.

Les menaces de guerre recommencent, particulièrement dans les Colonies ou à leur sujet, à propos de questions économiques ou politiques ; elles sont étouffées par une habile diplomatie.

SEPTEMBRE. A mesure que la conjonction de Saturne et de Jupiter se resserre, et que le Soleil avec Mars s'en rapprochent, l'opposition communiste se fait plus violente. Les difficultés de la vie chère et le chômage peut-être donnent une force nouvelle à l'esprit révolutionnaire. Une conspiration produit un soulèvement subit et meurtrier où les femmes semblent jouer un rôle important ; certaine presse y contribue aussi.

Le Pouvoir exécutif résiste par la force, mais sans pouvoir en triompher : sa liberté, sa vie même sont menacées. L'assemblée et les syndicats pacifiques cherchent à traiter et cèdent peut-être.

Le pouvoir passe réellement entre les mains des révoltés, et un ministère nouveau est probablement installé.

Le même mois porte les présages de morts violentes nombreuses, par le fer, le feu et les explosions.

Les menaces de guerre extérieure redoublent spécialement en Algérie et Tunisie à l'occasion de troubles dans les colonies ; Constantinople figure aussi dans ces menaces.

Octobre. Marque les suites de la même révolte. Le socialisme, maître du pouvoir, s'occupe activement d'organiser de nouvelles conditions sociales par des réformes originales, inattendues, énergiques, mais sans despotisme ni violence. Il s'occupe des réformes fiscales, de la propriété foncière, des chemins de fer et de l'éducation : le Parlement est à sa dévotion. Mais les personnes des partis adverses sont inquiétées. La religion aussi est poursuivie, menacée même d'interdiction. On trouve l'indice de menaces graves contre de hauts personnages politiques ou religieux et contre le Président de la République lui-même ; avec l'indication cependant qu'il sera garanti par l'estime publique.

La mortalité s'accroît ; les accidents se multiplient sur les chemins de fer ou dans la navigation.

Nouvelles menaces de guerre aussi avec les voisins, préparées par un espionnage actif ; ce danger paraît dû d'ailleurs à l'imprudence de la Nation en général. Les pays désignés sont l'Allemagne et nos colonies ; les relations avec l'Angleterre pourront être tendues.

Novembre et Décembre. Ces mois ne contiennent guère que la même suite de présages intérieurs ou extérieurs, avec les mêmes menaces

contre les partis adverses. Les morts violentes sont toujours nombreuses.

Le gouvernement, désireux d'éviter toute guerre étrangère, obtient la paix par des traités. Cependant la transformation sociale n'est pas encore terminée. Mars arrivé à l'Ascendant même de 1921, dans le Scorpion, conserve la prédominance sur le thème de l'année de 1922, mais nous ne pouvons pas suivre plus loin les péripéties de ce drame social (1).

B. B. B. T.

(1) L'Almanach ajoute pour chaque mois des détails plus précis et des dates.

LA TABLE D'ÉMERAUDE

On appelle Table d'Émeraude un texte assez court qui passe pour le *Credo* des Hermétistes ; on trouve ce document reproduit sur un très grand nombre de livres alchimiques, comme une préface ou une clef d'interprétation, mais son origine est assez mystérieuse. Les Alchimistes disaient que la Table d'Émeraude avait été écrite par Hermès Trismégiste lui-même; mais on se demande par quelle filiation inconnue ce texte d'origine égyptienne aurait pu parvenir aux Alchimistes à travers l'oubli et l'isolement du moyen âge. La Table d'Émeraude semble bien être d'origine alexandrine comme l'Alchimie elle-même : nous savons depuis les magistrales études de Berthelot sur les origines de l'Alchimie que cette doctrine procède directement des idées alexandrines. Le mot même d'*Hermétisme* consacre cette connexion en la précisant encore davantage, car il permet de remonter plus haut que la philosophie alexandrine et de saisir comment celle-ci se rattache à son tour aux mystères les plus antiques des temples égyptiens et probablement, par là, à la tradition initiatique de la race atlantéenne. — Hermès, en effet, l'auteur présumé de la Table d'Émeraude, n'est pas l'alexandrin pseudonyme qui écrivit les dia-

logues philosophiques que nous connaissons, mais Thôt, le légendaire instructeur de l'Egypte divinisé sous une forme symbolique à tête d'ibis (du mot *Tehu*, ibis), coiffé du disque solaire uni au croissant lunaire, celui que les inscriptions de la dernière dynastie appellent : Cœur de Râ, Langue de Râ, Prince des Livres ou Scribe des Dieux. — Sous le nom de Thôt, les Egyptiens avaient organisé toute une encyclopédie comprenant, selon Jamblique, 20.000 volumes (1). — Ce nom est un symbole représentant la tradition sacrée de la Terre du Nil.

Le nom même de Table d'Émeraude, s'il ne prouve pas absolument l'origine égyptienne du texte, présente, du moins, une couleur locale des plus intéressantes... Nous savons, en effet, que les Égyptiens de l'antiquité n'attachaient de prix qu'aux pierres fines bleues ou vertes. Leurs bijoux les plus estimés n'étaient composés que de gemmes de cette couleur, non pas qu'ils ignoraient les autres, telles que le *chenem* (rubis) ou le *tehen* (topaze), etc., mais, peut-être, parce qu'une raison superstitieuse ou magique faisait reléguer celles-ci à un rang inférieur — « D'après Leipsius, nous dit Berthelot, les Egyptiens distinguent dans leurs inscriptions huit produits minéraux particulièrement précieux qu'ils rangent dans l'ordre suivant : l'Or ou *Nub*, l'*Asem* ou Electrum, mélange d'or et d'argent, l'Argent ou *Hat*, le *Chesteb* ou minéral bleu, tel que le lapis lazuli, le *Mafek* ou minéral vert, tel que l'Émeraude,

(1) Jamblique, *De mysteriis ægyptorum*, VIII-1.

le *Chomt,* airain, bronze ou cuivre, le *Men* ou fer, enfin le *Taht,* autrement dit plomb » (1).

Dans ces conditions, la Table d'Émeraude signifie allégoriquement le texte précieux entre tous; nous dirions aujourd'hui: « les Préceptes de Diamant ». Si l'on admet l'inspiration réellement égyptienne de ce texte, il reste à expliquer comment les Alchimistes de l'Occident en ont eu connaissance ; ceci revient à chercher comment la doctrine d'Hermès, l'Hermétisme, s'est répandue en Europe. Il est vraisemblable que sa transmission s'est effectuée dans des centres initiatiques secrets, peut-être d'origine arabe, peut-être d'origine gnostique ou juive, ces derniers en rapports avec les Croisades et ayant eu l'Ordre du Temple comme principal foyer. Sans s'attarder à ces obscurités d'origines, il est plus intéressant de chercher le sens secret que les Alchimistes ont pu attribuer à la Table d'Émeraude.

A une première lecture ce texte paraît bien sybillin et bien nébuleux ; on a l'impression qu'il serait facile d'y voir, comme dans les quatrains de Nostradamus, toutes les significations possibles tant qu'une clef précise ne permettra pas de diriger les fantaisies des commentateurs. Le fait que les Alchimistes y attachaient tant d'importance, au point d'y voir la formule même du Grand Œuvre, doit cependant nous engager à examiner ce texte de plus près. En essayant d'y appliquer la clef arithmoso-

(1) Berthelot, *Les origines de l'Alchimie,* Paris, p. 212.

phique, qui est la plus générale de toutes, nous pourrons, sans prétendre, le pénétrer complètement, faire quelques remarques intéressantes.

Tout d'abord la Table d'Émeraude contient douze propositions différentes, plus une espèce de notice. Ce nombre duodénaire est à rapprocher de la division du Grand Œuvre en douze phases (analogues aux douze signes du zodiaque) selon certains alchimistes; il fait penser, en particulier, auxDouze Clefs de Sagesse du Frère Basile Valentin. L'étude du symbolisme numérique nous apprend que ce nombre représente le fonctionnement cosmique. Nous pouvons donc guider notre interprétation de la Table d'Émeraude sur les données de l'Arithmosophie.

I. — Voyons tout d'abord la première proposition : *Il est vrai, sans mensonge, et très véritable.* Cette proposition est une affirmation de vérité. Or la vérité la plus haute que nous puissions concevoir a pour caractères d'être universelle, éternelle, immuable, ce qui est précisément le propre de l'unité. L'unité est un principe positif comme une affirmation ; l'unité synthétise toutes les particularités représentées par les autres nombres, comme la vérité est affirmée réunir toutes les propositions suivantes. Nous ne concevons l'unité en une chose que par la connaissance des parties qui la constituent et du milieu qui la contient ; toute unité se décompose à l'analyse en un terme positif, un terme négatif et un terme intermédiaire ; c'est un rapport implicite. $\frac{1}{1} = 1$. De même la

vérité est un rapport entre ce qui est et ce qui n'est pas, et pour cette raison la première proposition de la Table d'Émeraude est construite sur un modèle ternaire. *Il est vrai* constitue l'affirmation positive ; *sans mensonge* en est la contre-partie négative, et *très véritable* représente le rapport, le critérium qui résulte pour notre esprit de la certitude du point de départ et de la véracité de l'analyse. Si l'on se place au point de vue matériel, le premier terme représente, comme le remarque PIOBB, la réalité physique qui paraît vraie, parce que tombant sous nos sens ; le deuxième représente la réalité expérimentale et le troisième la réalité hypothétique. En somme, la certitude scientifique repose sur ce trépied : données des sens, expérimentation, théorie. L'expérimentation est le moyen terme entre ces deux extrêmes : constatation sensible et théorie pure. Cette première proposition peut donc nous apprendre ceci : c'est que toute vérité procède d'une conciliation entre l'affirmation excessive et la négation excessive ; c'est qu'en toute chose apparaissant comme un tout, il y a trois côtés à envisager. Par exemple le Grand Œuvre peut être purement matériel, purement spirituel ou encore intermédiaire et pour ainsi dire physiologique ou spagyrique... Nous savons que les fils d'Hermès ont poursuivi ces trois buts.

II. — DEUXIÈME PROPOSITION : *Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour faire les miracles d'une seule chose.* De même que la première proposition

nous révèle le caractère triple de l'unité, de même cette deuxième proposition nous montre le sens profond de la dualité qui est une différenciation complémentaire et réciproque. Dès que l'on cesse de considérer l'Univers comme un tout, comme une unité, on est amené à *distinguer* des choses supérieures et des choses inférieures, mais liées entre elles par équilibre, par symétrie, comme l'image dans un miroir est liée à l'objet réel, comme le côté droit est lié au côté gauche. Les deux termes d'une dualité ne sauraient exister, chacun avec son caractère distinctif, sans l'existence nécessaire de l'autre, car ils ne peuvent être quelconques l'un par rapport à l'autre,mais au contraire opposés en tous points, ce qui crée une similitude telle que l'on peut par l'organisation du monde matériel connaître celle du monde spirituel. Ici nous trouvons formulée la clef la plus générale, la plus riche en applications de tout l'occultisme, la clef d'analogie. Ce qui est en bas, ce qui est à notre portée, est comme un reflet de ce qui est en haut, c'est-à-dire du monde hypersensible, ou encore : la partie est semblable au tout,parce que le même principe d'unité, la Monade, œuvre de même aux différents degrés de complexité et tend à faire un tout toujours plus grand de parties toujours plus complexes, en suivant toujours un plan semblable. Au point de vue chimique, la structure de l'atome est identique à celle du système solaire et les recherches clairvoyantes de la *Chimie occulte* sont venues confirmer directement cette hypothèse des physiciens :

les atomes ultimes tournoient les uns autour des autres, avec des satellites plus ou moins nombreux, pour constituer des systèmes très complexes qui sont les atomes chimiques des corps dits simples. De même la cellule d'un organisme vivant réalise en elle-même toutes les fonctions vitales essentielles de l'organisme entier. De même encore le cycle des quatre saisons est analogue aux grands cycles cosmiques et aux grands kalpas du monde ou encore aux grands âges de la vie humaine. Ainsi nous trouvons dans la créature individuelle un abrégé, un schéma de l'Univers entier ; le même ordre, les mêmes lois, la même harmonie régissent le microcosme et le macrocosme. Les grands phénomènes sidéraux ont leur répercussion sur l'être vivant, ce qui est la base de l'astrologie. Les aruspices toscans qui cherchaient des présages aux grands événements dans les entrailles de leurs victimes partaient de cette grande idée de similitude entre l'individu et l'univers qui fait du monde un grand homme, l'Adam Kadmon des Kabbalistes. Il est tout à fait remarquable que cette similitude universelle s'observe par comparaison et que toute comparaison suppose la dualité. Cette proposition de la Table d'Émeraude est donc bien à sa place, venant en deuxième lieu.

Dr R. ALLENDY

(A suivre.)

Les Symboles secrets des Rose-Croix

INTRODUCTION

Il y a quelques siècles, le nom de « Rosicrucien » produisit un grand mouvement dans le monde. Il apparut soudain, mystérieusement, sur l'horizon mental pour disparaître bientôt aussi mystérieusement. On disait des Rose-Croix qu'ils étaient une Société secrète d'hommes possédant une puissance surhumaine, sinon supernaturelle. On les disait capables de prophétiser les événements à venir, de pénétrer les plus profonds mystères de la nature, de transformer le fer, le cuivre, le plomb ou le mercure en or, de préparer un « élixir de vie » ou « Panacée universelle » au moyen duquel ils pouvaient conserver leur jeunesse et leur virilité ; de plus, on croyait qu'ils pouvaient commander aux esprits élémentaux de la Nature et connaissaient le secret de la « Pierre philosophale », substance qui rendait son possesseur tout-puissant, immortel et suprêmement sage.

Beaucoup de faits historiques semblent confirmer la vérité de ces allégations, et certains documents légaux, encore existants, tendent à prouver que l'or, dans certaines conditions, a, en réalité, été produit par des moyens artificiels ; mais les

Rose-Croix assuraient toujours avec insistance que cet art n'était qu'une des parties les plus insignifiantes de leur science divine et qu'ils possédaient des secrets beaucoup plus importants. Quelques personnes soupçonnées d'être « Rose-Croix » pouvaient guérir les malades par le simple attouchement de leurs mains ou au moyen de quelque étonnante médecine, et procédaient à d'extraordinaires cérémonies ou réjouissances comme celles dont parle la Bible chrétienne, les autres Livres Sacrés et l'histoire des anciennes religions. Quelques-uns de ces personnages étaient supposés avoir vécu plusieurs centaines d'années ; d'autres, au contraire, sont soi-disant toujours en vie sur terre. Les Rosicruciens eux-mêmes se gardaient de contredire de telles histoires ; au contraire, ils affirmaient qu'il y a de nombreuses lois occultes et de mystérieux pouvoirs dont l'Humanité, en général, ne sait que fort peu de chose à l'heure présente et qui, pendant bien des siècles encore, resteront inconnus de la « Science », parce que toute science est basée sur l'observation des faits et que les faits ont besoin d'être perçus avant d'être observés. Or, les facultés spirituelles de perception ne sont pas encore suffisamment développées chez les hommes, en général, pour leur permettre de voir les choses spirituelles. Ils disaient encore que si nos pouvoirs de perception étaient pleinement développés, nous verrions l'univers peuplé d'êtres autres que nous mêmes, de l'existence desquels nous n'avons en ce moment aucune idée. Ils disaient que nous

verrions alors cet univers rempli de choses de vie dont la beauté sublime dépasse l'imagination la plus exaltée de l'homme, et que nous apprendrions des mystères en comparaison desquels l'art de faire de l'or tombe dans l'insignifiance et devient comparativement sans valeur. Ils parlaient des habitants des quatre royaumes de la Nature, — des nymphes, ondines, gnomes, sylphes, salamandres et fées, — comme de personnages avec lesquels ils étaient en relations très intimes et qui n'existaient pas seulement dans le domaine de la Fable, mais étaient réellement vivants d'un organisme éthéré, trop subtil pour être perçu par nos sens matériels et grossiers, mais vivants, conscients, et *sachant*, prêts à servir l'homme, à l'instruire et à être instruits par lui. Ils parlaient d'« esprits planétaires » qui furent auparavant des hommes, mais qui sont actuellement aussi au-dessus des êtres humains que ceux-ci sont au-dessus des animaux, et ils affirmaient sérieusement que si les hommes connaissaient les pouvoirs divins qui sont latents en leur constitution, et faisaient attention à leur développement, au lieu de perdre leur vie et leur énergie sur les affaires oiseuses et comparativement insignifiantes de leur courte et transitoire existence extérieure terrestre, ils pourraient un jour devenir semblables à ces esprits planétaires, c'est-à-dire des dieux.

Nous ne sommes pas à même de démontrer jusqu'à quel point de telles assertions faites par d'anciens et de modernes Rosicruciens sont vraies,

ou si elles n'ont pas été exagérées ou mal interprétées ; de même nous ne saurions espérer être crus si nous avançions notre propre témoignage en faveur d'une doctrine rejetée par les autorités de la science moderne qui n'a jamais rien vu que ce qui peut être perçu au moyen des sens extérieurs. Nous ne désirons pas disputer avec ceux qui sont incapables de voir en l'homme plus qu'un animal intellectuel, extrêmement sceptique pour tout ce qui touche à l'existence d'un monde invisible inclus dans le monde visible, mais qui est assez vain et crédule pour croire que rien ne peut exister sans qu'ils en aient connaissance, et que, si, par chance, quelque chose de divin et de spirituel existait vraiment malgré leurs affirmations contraires, ils l'auraient découvert depuis longtemps. Je ne désire pas me quereller avec les savants sur ces matières, parce que l'existence de l'Invisible ne peut être prouvé aussi longtemps qu'il reste invisible pour eux, l'existence même du soleil restant simple matière d'opinion et de spéculation pour ceux qui sont aveugles.

Qu'est-ce qu'une science purement matérielle peut connaître quant à Dieu ou quant à l'Esprit ? Qu'est-ce qu'une science qui ne s'occupe que des détails de la vie phénoménale extérieure peut savoir des principes fondamentaux, invisibles, qui sont les causes extérieures de l'universelle manifestation de la vie ?

Il y a eu de vrais et de faux Rosicruciens durant le moyen âge, de même qu'il y a, de nos jours, de

vrais et de faux chrétiens. Les pseudo-Rosicruciens furent très nombreux. Les vrais furent rarement connus. Quelques personnages soupçonnés d'être des Rosicruciens furent emprisonnés dans des donjons et torturés en vue d'obtenir d'eux leurs secrets ; mais rien ne fut gagné par ces persécutions, parce que les choses divines ne peuvent pas être révélées à celui qui n'a pas la capacité de comprendre de telles révélations. Nul ne peut apprendre d'autrui l'emploi de pouvoirs spirituels qu'il ne possède pas, et nul ne possède des pouvoirs spirituels à moins d'être devenu spirituel lui-même. Nul ne peut apprendre à devenir un bon artiste ou musicien s'il ne possède une aptitude naturelle pour ces arts ; de même, nul ne peut apprendre l'exercice de fonctions spirituelles à moins de posséder les organes requis pour cela. — Aussi bien pourrions-nous essayer d'enseigner le langage humain à un animal que d'apprendre à une personne « matérialiste » l'usage de pouvoirs spirituels pour devenir un alchimiste.

De telles tentatives aboutissent toujours à un échec, parce que les lois de la nature sont immuables, et nul être ne peut atteindre à un état supérieur à celui auquel sa nature est adaptée. L'intellectualité n'est pas identique à la spiritualité, mais simplement un produit de l'activité spirituelle à l'état (incipient). C'est seulement lorsque l'homme a dépassé son animalité que son organisme devient un instrument propre à l'exercice des

pouvoirs divins et un temple convenable pour être habité par Dieu.

Quoique les anciens Rosicruciens fussent des hommes visibles, occupant des corps visibles et mortels,ils n'en étaient pas moins des êtres hautement spiritualisés et développés, dans lesquels les pouvoirs spirituels qui sont à l'état latent dans tout organisme humain, s'étaient dévoilés à un tel degré qu'ils leur avaient permis de contrôler l'action du principe universel de la vie et d'acquérir la puissance sur certaines forces secrètes de la nature. Par là ils avaient acquis la possibilité d'accomplir des actes qui nécessairement paraissent incroyables et miraculeux à ceux qui ne possèdent pas ces pouvoirs. C'est cette ignorance des forces de la nature qui est la cause de l'échec qu'ont subi toutes les recherches modernes scientifiques et historiques touchant la vraie nature des Rosicruciens.

Leur caractère et leur histoire ne sont pas compris simplement parce que le vrai caractère et la nature de l'être que nous appelons *homme* ne sont pas comprise ni son histoire pleinement connue.

Que furent, qui furent les Rosicruciens ? Cette question a son écho dans : « Qu'est-ce que et qui est l'*homme* ? »

Aussi longtemps que nous ne connaissons rien de l'homme en dehors de son anatomie et de sa physiologie extérieure, nous ne pouvons espérer être capables de juger des sources de ses fonctions émotionnelles et intellectuelles, encore moins des

attributs divins que le vrai homme intérieur — l'esprit régénéré — possède. Si nous désirons connaître quelque chose de l'homme intérieur divin, il faut d'abord que la conscience de notre propre dignité s'éveille en nous et que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes ; car l'homme ne peut *réellement* connaître quelque chose en dehors de ce qui existe en lui-même — toute autre connaissance n'étant que pure spéculation, hypothèse, croyance et opinion.

Un peu de réflexion prouvera la vérité de cet argument. Si vous regardez quelque objet extérieur, — un arbre, par exemple — nous n'en voyons rien que l'image créée par cette vue sur notre esprit, c'est-à-dire en dedans de nous-mêmes. Comment donc pourrions-nous savoir quoi que ce soit touchant une chose n'existant pas en nous-mêmes, mais dans l'esprit d'un autre. Il est vrai que cette autre personne peut nous décrire cette chose de manière qui nous permette de nous en former dans notre esprit une image ressemblant, jusqu'à un certain point, à l'image qui est dans l'esprit de l'autre ; mais cette image est de notre propre crû ; elle est purement notre propre création, faite avec l'aide d'un autre et, en conséquence, nous ne connaissons que ce que nous avons créé nous-mêmes. Bien plus, si nous voyons, sentons, flairons, entendons ou goûtons une chose, nous ne savons, malgré cela, rien de cette chose. Tout ce que nous savons sont les sensations qu'elle produit sur notre organisme et, si cet organisme était différent, les sen-

sations reçues seraient différentes. Nous ne savons donc rien sur la chose en elle-même, mais seulement sur ses *rapports* vis-à-vis de nous. Comment donc pourrions-nous savoir quoi que ce soit sur une chose avec laquelle nous n'avons aucune relation ou des relations dont nous sommes inconscients. Cela est une vieille doctrine philosophique, acceptée théoriquement par nos savants et nos philosophes, mais qu'ils négligent continuellement dans la vie pratique parce qu'ils ne sont pas encore complètement éveillés à la réalisation de sa vérité.

FR. HARTMANN.

(Trad. de M. CHAUVEL DE CHAUVIGNY.

(A suivre.)

De la Transplantation des maladies

Dans un numéro du *Journal médical du Centre*, cité par la revue *Esculape*, le Docteur Brémond, à propos du chien qu'il étudie au point de vue de l'usage externe et interne, soulève la question de la Transplantation des maladies. Cette question, il faut bien le dire, n'est pas nouvelle, elle a préoccupé les peuples et les savants. Les peuples, sans trop savoir le pourquoi et le comment de la chose, ont toujours continué à suivre et à pratiquer à la lettre cette tradition un peu bizarre et quelque peu mystérieuse. Quant aux savants, à part quelques rares exceptions, ils se sont, comme toujours, querellés entre eux, sans pouvoir se mettre d'accord, après avoir commencé par nier le fait. Les uns, les rationalistes de l'époque, affirmant que c'était chimère de vouloir que l'on pût ainsi transporter le mal d'un être à un autre, Hermanus Grube est de cet avis; les autres, disant, au contraire, que la transplantation des maladies était une chose fort possible après tout et nullement ridicule. Au nombre des défenseurs de cette pratique se trouvait : Bartholin, l'illustre anatomiste et médecin anglais. Bien avant lui, un autre Anglais, Robert Fludd, s'était fait lui aussi le champion de cette cause. Tous deux rapportent un certain nombre de faits qui semblent bien justifier leur manière de voir et de nature à

ébranler les incrédules. Ainsi que nous l'avons déjà laissé entrevoir, cette pratique médicale est très ancienne et se perd dans la nuit des âges. C'est ainsi que chez les Chaldéens et chez les Assyriens on relève l'existence de cette manœuvre. Dans l'ouvrage de Pline l'Ancien, *l'Histoire du Monde*, il est fait allusion à la transplantation. Nous savons tous que le grand Paracelse avait recours,lui aussi, dans certains cas, à semblable procédé.

Van Helmont est également un partisan de la méthode, qui cadre d'ailleurs assez avec sa théorie des Archées. Fludd et Bartholin, déjà cités, ont défendu cette théorie avec des arguments à l'appui. De nos jours enfin,le Dr Luys,au moyen de couronnes aimantées, n'a-t-il pas transplanté la maladie d'un sujet à un autre, réalisant ainsi d'une façon simple, rapide et élégante le phénomène dont nous parlons ?

Mais avant d'aller plus loin,demandons-nous au juste: qu'est-ce que la transplantation ? C'est une manœuvre qui consiste à transférer, à transmettre la maladie d'un sujet à un minéral, à un végétal, à un animal ou même à un être humain. Pour la plupart des gens, la maladie est souvent une entité malfaisante, une sorte de génie morbide un peu mystérieux, qui fond sur eux à l'improviste et non une résultante. Dès lors, en vertu de cette conception un peu simpliste et aussi de ce ferment d'égoïsme que nous portons tous malheureusement plus ou moins en nous, il n'est pas extraordinaire que l'homme cherche à se libérer de son affection,

en la faisant passer dans le corps d'un animal, d'une plante, ou même dans le corps du voisin. Ceci dit, examinons les explications que nous donnent les vieux auteurs sur ce sujet.

La plupart des anciens médecins pensaient que l'homme à l'état morbide et à l'état normal émettait continuellement des particules invisibles. Ces particules se trouvaient contenues en grande partie dans le sang, la salive, la sueur, l'urine, ainsi que dans les débris d'ongles et dans les poils. Fait vraiment extraordinaire, lesdites particules, pour nous servir du nom qu'on leur donnait, jouissaient de la propriété de rester attachées par une sorte de lien invisible également comme elles avec l'organisme ; de telle sorte qu'en agissant sur ces particules et par l'intermédiaire de ce lien, il n'était pas impossible d'agir par contre-coup sur l'organisme du malade et ainsi de soulager, ou au contraire de retarder sa guérison. Car ce lien, tout paradoxal que cela puisse paraître, peut servir à véhiculer la santé ou la maladie ; c'est un conducteur qui indifféremment peut se prêter au bien comme au mal, mais nous n'insisterons pas sur ce dernier point et nous laisserons aujourd'hui cette question dans l'ombre.

D'après Fludd, un grand partisan s'il en fut de cette pratique, la transplantation se fait au moyen d'un agent subtil qu'il appelle mummie. Cette mummie constituée par des esprits animaux ou particules infinitésimales invisibles, réside surtout dans le sang, et on peut la faire passer

dans un animal, un arbre ou une plante. A l'appui de sa théorie, Fludd cite l'exemple bien connu de plusieurs chiens, qui ayant perdu leur maître le retrouvaient quand même au milieu d'une grande foule et le suivaient, guidés par le sentiment de la mummie spécifique qui s'exhalait constamment du corps de ce dernier. Cela étant, il devient facile lorsque le sujet est malade, de transplanter par l'intermédiaire de cette mummie une partie, ou la totalité même du mal, sur une plante ou un animal. Il n'est pas douteux que la guérison, ou tout au moins qu'un soulagement notable s'ensuivra. Ainsi selon lui, pour la phtisie ou pulmonie, il faut appliquer sur la région du cœur de la graine de lin ou de genièvre ; pour l'hydropisie, il faut mettre de la pimprenelle ou de l'absinthe sur le ventre du malade ; pour les ruptures ou contusions on prend du plantin ou du millepertuis ; sur les tumeurs ou sur les plaies on applique de la persicaire ou de la petite et de la grande consoude ; dans les maux de dents et des yeux on a recours à la persicaire hachée. On mettait aussi en contact avec la partie malade un peu de terre préparée que l'on mélangeait avec d'autre terre et on enfouissait la plante dans cette terre. A mesure que la plante ou que la graine croissait, les effluves morbides, la mummie étaient attirées par le végétal qui ordinairement se desséchait et mourait. Lorsqu'on voulait activer les choses et précipiter le processus de guérison, on brûlait la plante et la terre avec, si la maladie était humide ;

ou bien on la jetait dans une eau courante si l'on avait affaire à une maladie par excès de chaleur, comme la pulmonie, ou dans une affection fébrile. Pourquoi Fludd choisissait-il plutôt telle plante que telle autre pour combattre telle ou telle maladie ? Y avait-il des affinités particulières, une signature spéciale entre la maladie et la plante ? C'est possible. Cependant nous ne voyons pas très bien les rapports existant entre le genièvre et la phtisie ou pulmonie. Quoi qu'il en soit, tenons-nous-en au fait, puisque nous ne pouvons aller plus loin. Voici encore quelques éclaircissements complémentaires puisés dans l'ouvrage du chevalier Digby. « Les corps, nous dit-il, émettent des particules ; les corps, en s'évaporant et en s'échauffant, emportent ces particules et, avec elles, l'air adjacent qui doit nécessairement être remplacé par un autre air. C'est sur ce fondement que les médecins ordonnent l'application toute chaude de pigeons ou de jeunes chiens ou autres animaux chauds, aux plantes des pieds, aux pouls des mains, à l'estomac ou au nombril de leurs malades, pour tirer hors de leur corps les vents ou mauvaises vapeurs qui les infectent ». Le mot un peu suranné de mummie n'est pas prononcé par le chevalier, car il aurait peut-être effarouché la savante compagnie devant laquelle il fit sa communication, mais au fond, les particules dont il nous parle ne sont pas autre chose. Comme exemple de cet échange qui se produit entre les particules des différents corps, entre les mummies, le savant anglais cite le cas des corpuscules du

lait répandu sur les charbons ardents. Cette vapeur de lait, cette mummie, dirions nous, car le lait est un liquide essentiellement vitalisé, est composée non seulement de ces particules infinitésimales, mais encore au moment de l'accident il y a des atomes de feu qui se mêlent et s'unissent à lui. Or la sphère de cette vapeur s'étendant, grâce à ses liens invisibles, grâce à la mummie jusqu'au lieu où se trouve la vache qui a donné le lait, son pis, qui est la source d'où le lait est sorti, attire à soi cette vapeur ; elle s'y arrête, s'y attache et avec elle les parties ignées qui l'accompagnent. Conclusion : il faudrait donc logiquement, en vertu de ces prémisses, médiciner le lait, pour agir par ricochet sur le pis de la vache. Autre preuve venant à l'appui de la thèse dudit chevalier. « Lorsqu'un bœuf ou une vache a une grosse apostume sous le pied, en guise de remède il faut prendre garde où le bœuf ou la vache pose à terre le pied malade. A la première remarche (*sic*) qu'il fait après s'être levé le matin et en ce même endroit, il faut couper une motte de gazon de toute la terre comprise sous l'étendue dudit pied et mettre cette motte sur un arbre ou dans une haie exposée au vent de bise. Cette terre ou gazon étant mise en lieu propre pour recevoir le vent sec et froid, les atomes froids et secs de ce vent se mêlent avec ce pus ; lequel étendant ses esprits, sa mummie, partout dans l'air, le pied ulcéré qui en est la source les attire et avec iceux il attire aussi les atomes froids et secs, lesquels les guérissent. Cependant que de son côté la motte de

gazon dérive une partie de la maladie, se dessèche rapidement et meurt. »

Voici maintenant une autre version. Le phénomène dont nous parlions se produirait à la faveur de l'âme du monde ; « cette âme du monde n'est astreinte à aucune distance de lieux, parce que cette substance médiatrice s'étend au long et au large par tout le monde de la même manière que les autres parcourent les corps inférieurs. » C'est cette âme du monde qui sert de lien et de véhicule pour pouvoir agir sur les corps malades ou non. Grâce à cette dernière, les sécrétions morbides du malade, imprégnées de ladite âme du monde, restent reliées à l'organisme, et on peut, dès lors, attirer ainsi une partie de la maladie en dehors du corps du sujet et aider ainsi grandement à la guérison.

Ecoutons maintenant le sieur Papin, docteur en médecine de la ville de Blois (1681). « Il existe dans chaque corps une substance composée de l'humide radical, de la chaleur naturelle et de l'esprit insite. Cette substance, qui a quelques analogies avec le corps astral des occultistes modernes, s'écoule de chaque partie du corps, informe la semence, la dispose et forme un corps de la matière qu'elle a à sa disposition pour l'âme qui doit y entrer. C'est cette substance qui maintient la forme du corps, qui répare les lésions de l'organisme, cicatrise les plaies, rétablit la santé et guérit les maladies. C'est elle qui s'extériorise et qui radie tantôt des particules léthifères et morbides, tantôt, au contraire, des effluves bienfaisantes. C'est elle, enfin, qui est

l'instrument, le médium, le véhicule de la transplantation. Si l'on admet cette notion de l'âme du monde et l'existence de ces particules invisibles pouvant s'extérioriser, il n'est pas extraordinaire, dès lors, qu'on ait essayé de se délivrer d'une maladie en faisant passer lesdites effluves ou particules morbides, dans le corps d'un animal, d'un minéral ou d'un végétal. Grâce à ce lien invisible, lien astral qui constitue comme une sorte de canal occulte, une partie de la maladie s'écoule, tel un fluide, et va frapper l'être, l'animal ou la plante, avec lequel on a établi le rapport. Examinons maintenant les traditions populaires et recueillons les enseignements du passé, en passant en revue la transplantation, d'abord dans le règne minéral, puis dans le règne végétal, et enfin dans le règne animal.

Dr VERGNES.

(A suivre.)

LETTRES D'ELIPHAS LÉVI

AU

BARON SPÉDALIERI [1]

XXX

10 février.

F.·. et A.·.,

La lettre beth est la première de la Bible, elle commence le mot *Bereschit*, qui signifie Genèse ou génération. Elle représente donc l'unité qui s'extériorise en créant, et c'est en manière d'explication ou de paraphrase qu'on traduit le mot *Bereschit* par ceux-ci : *Dans le principe* ou *par le principe*, ou, plus imparfaitement encore, *Au commencement*, parce que tout commence dans le principe, et aussi parce que toute génération suppose le commencement de la chose engendrée. Le *Beth* est donc ici l'image hiéroglyphique de cette mère divine que les Kabbalistes appellent *Imma*. — La figure du tarot qui correspond à cette lettre représente une grande prêtresse ou la divinité elle-même sous des traits féminins. Elle porte la tiare aux trois couronnes, car elle est la reine des trois mondes ; elle ouvre un livre qu'elle voile à moitié, car c'est la divinité faite à l'image de nos amours, c'est la conception humaine de la Providence, c'est la Gnose divine, c'est la mystérieuse Isis des Egyptiens et elle en

porte les cornes symboliques, qu'on voit poindre des deux côtés de sa première couronne.

Le binaire est aussi le nombre des Eloïm ou des forces qui constituent l'équilibre de la balance universelle. *Liber occultationis est ille qui describit librationem bilancis.* Ces paroles sont les premières du *Siphra Dzeniûtha*, le livre du mystère, la Théogonie occulte du *Zohar*. *Antequam enim bilanx esset non respiciebat facies ad faciem.*

Nous comprenons ici ce que signifie cette expression symbolique : voir Dieu face à face, ou, en d'autres termes, ce que c'est que la vision intuitive de Dieu. C'est le sentiment et la conscience éclairée, de l'harmonie des Eloïm. C'est l'intelligence parfaite du binaire. C'est l'humanité s'éclairant du reflet divin et projetant elle-même dans son ombre un mirage lumineux, qui est l'idée divine. C'est l'homme se mirant en Dieu qui se mire symboliquement en lui. C'est le sens de cette parole mystérieuse qui retentissait dans les extases de sainte Thérèse : « *Cherche-toi en moi et tu me trouveras en toi* ». C'est le dernier mot de la *Divine Comédie* de Dante lorsque la triple lumière du centre de la rose céleste se fond en une seule splendeur qui reflète la figure humaine.

XXXI

13 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

Dieu n'est soumis ni au temps, ni à la forme, ni au nombre. Nous ne le connaissons pas. Nous con-

cevons une certaine idée de lui relative seulement à nous, et cette idée de l'unité suprême se reflète dans le binaire. Tout ce que nous disons de Dieu nous le disons de notre idéal divin. *Videmus eum in enigmate quasi per speculum,* dit saint Paul. C'est à cette image que nous donnons les trois formes intellectuellement hypostatiques de Père, Fils et Saint-Esprit. Cette image est la première unité de nos conceptions. C'est pourtant un binaire, puisque c'est un reflet.

Dieu féconde la pensée humaine comme un époux, et cette pensée est son épouse. Tout ce qui, pour nous, peut être nombré, ne commence qu'après l'innombrable. *Præter ineffabile,* comme disent les Kabbalistes, toutes les fois qu'ils parlent de Dieu.

Les figures du binaire sont : le fils qui est la splendeur du père, le verbe qui est la forme de la pensée, ou pour donner aux mots le genre qui leur convient, c'est la parole fécondée par l'esprit, la lune qui reflète le soleil, la femme qui reflète l'homme, l'eau qui reflète le ciel. Le binaire de Dieu c'est *Chocmah,* qui est pour nous l'unité ayant pour binaire *Binah.* En d'autres termes, Dieu se mire dans sa suprême sagesse et nous le concevons dans le mirage de ce mirage ; car *Chocmah* se reflète en nous. De la notion de cette sagesse émane l'idée d'intelligence : *In lumine tuo videbimus lumen.*

Chocmah et *Binah* sont les deux supports de la *Couronne* suprême qui représente pour nous la royauté de l'Invisible. Ce sont les deux colonnes du

trône, ce sont les deux obélisques de Salomon, ce sont les deux bras de l'ange apocalyptique, ce sont les Eloïm. Ce sont les deux pilastres qui soutiennent le couronnement ou le fronton du temple, et l'harmonie des Eloïm a dit : Qu'il y ait lumière et il y eut lumière : *oïamar Elohim ïaï aour* ! *ouïïaï aour*.

Le binaire est donc aussi la lumière manifestée, la splendeur du Zohar, le rayonnement de *Schechinnah* (*Schechinnah* veut dire lumière de gloire). Mais si cette lumière est prise pour l'unité, son binaire sera l'ombre et nous arrivons au binaire noir, qui est écorce, ombre, voile, opacité, matière, inertie, inintelligence, stupidité, péché, enfer. L'enfer et le ciel ont leur genèse et résument tout le binaire ; ils sont alpha et oméga, — le commencement et la fin.

XXXII

14 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

Merci mille fois à vous et à Madame la Baronne pour son gracieux et tout maternel envoi. Je verrai prochainement les personnes à qui je destine ces bonnes et jolies choses, et leur joie en les recevant sera une récompense bien douce pour Madame la Baronne et pour moi.

J'ai trouvé la pauvre et chère famille du poète couchée sur la paille et sans couverture par le froid rigoureux de ces derniers jours. J'ai partagé avec eux les matelas de mon lit

et je leur ai acheté des couvertures. J'ai été bien heureux de l'annonce que vous me faites d'un secours de 40 francs pour eux. Je leur en ai déjà fait l'avance, et cela, joint à quelques autres charités que j'ai recueillies, va les mettre à l'abri du plus pressant besoin au moins pour un mois. Pendant ce temps j'espère qu'ils trouveront quelque travail.

Je me propose de vous envoyer prochainement quelques livres : 1° le beau travail du savant Kircher sur le docteur illuminé Raymond Lulle. C'est une magnifique introduction à la partie pratique de la Kabbale, c'est-à-dire à la science des combinaisons exactes qui constituent les mathématiques de la pensée. Ce livre m'a été fort utile et je pense que vous l'apprécierez; il est d'ailleurs fort rare comme tous les ouvrages de Kircher : il est intitulé : *Ars magna combinatoria* et forme un grand in-folio.

2° Mon *dictionnaire de littérature chrétienne.*

3° *La clef magique de la fiction et du fait* par M. Vaillant, ouvrage nouveau d'un savant qui serait un initié s'il n'était pas un profanateur. Il veut retirer le voile de la grande Isis. C'est un insensé ; mais il sait immensément et son travail est des plus importants pour nous. Cet écrivain est un de nos adversaires. Je l'ai déjà cité dans mes ouvrages, car à part son inintelligence de la hiérarchie, je fais le plus grand cas de ses recherches. Son livre est orné de figures fort curieuses.

Combien je suis touché des choses que vous me

dites sur votre satisfaction intérieure et sur cette paix de l'âme que vous avez trouvée en cherchant uniquement le royaume de Dieu et sa justice.

Nous pouvons donc maintenant au nom d'Emmanuel nous embrasser en frères de la Rose-Croix, et nous adresser cette parole des vrais adeptes : *Paix profonde, mon frère.* Que cette paix soit toujours avec vous et avec votre digne compagne.

Votre tout dévoué.

Éliphas Lévi.

XXXIII

16 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

Un jour, le Christ interrogé sur l'époque de son règne répondit par ces mystérieuses paroles : « Quand deux seront un, quand ce qui est intérieur sera extérieur et quand l'homme avec la femme ne seront plus ni homme ni femme. »

Cet oracle du maître ne se trouve pas dans les évangiles ; mais il est rapporté par un des écrivains apostoliques : le pape saint-Clément.

Ainsi l'harmonie dans le binaire où la réalisation créatrice de l'équilibre universel,la manifestation de toute l'idée par toute la forme, et l'identification des sexes dans un mariage vraiment un et indissoluble, tel doit être, en effet, le messianisme ou le règne du Christ comme Messie ; ce règne dont nous demandons tous les jours l'avènement dans nos prières : *Adveniat regnum tuum.* Le messianisme, c'est le Christianisme accompli, et c'est lui

qui fera cesser l'antagonisme du binaire. Jusqu'à présent nous avons essayé de nous tenir tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, et de marcher sur un seul pied.

Les uns veulent avoir pour guide une raison sans autorité, les autres une autorité sans raison. La Science et la Foi s'excluent et se proscrivent mutuellement ; les mathématiques condamnent la poésie et la poésie manque aux règles des mathématiques. Le pape et l'Empereur sont toujours deux puissances rivales qui tendent mutuellement à s'absorber, sans comprendre que Samson en réunissant dans ses bras les deux piliers du Temple a fait tomber tout l'édifice.

Le bon binaire, c'est le binaire harmonieux et équilibré. C'est le devoir servant de base au droit ; c'est le droit garanti par le devoir ; c'est la loi protectrice de la liberté. C'est la liberté volontairement soumise à la loi. C'est la femme, amour de l'homme, c'est l'homme, intelligence de la femme. Alors les deux sont un ; alors ce qui est intérieur devient extérieur ; alors il n'y a plus ni homme ni femme ; il y a l'être humain, complet et unique, en deux moitiés inséparables.

C'est ce que la nature elle-même veut nous faire comprendre en donnant à l'homme les signes de la femme, et à la femme les signes de l'homme ; à l'homme, des mamelons rudimentaires ; à la femme, des signes équivalents et plus secrets.

Tout à vous en la S.·. S.·.

(A suivre.) Eliphas Lévi.

L'ÉTRANGE HISTOIRE

(Suite) (1)

CHAPITRE VII

Je viens d'esquisser la femme qu'était, extérieurement, Mme la Colonelle Poyntz. Mais en elle l'autre femme, la femme intérieure, était un mystère, aussi profond que celui du sphinx que ses traits rappelaient. Entre elles deux, se glissait encore la femme conventionnelle, — tel apparaît au monde toute l'espèce humaine ! — qu'on ne connaît qu'à travers les parures qui l'habillent ou le masque dont elle se couvre.

Je crois savoir que le *high life* de Londres n'admettait point que le titre de « Colonelle » fût porté par l'épouse de notre officier. Cette prohibition ne fait pas honneur au bon sens du beau monde de la métropole, car aucune société ne fut jamais plus « high-life » que celle d'Abbaye-le Mont ; et celle-ci ne discutait pas plus le titre de sa souveraine qu'on ne discute ordinairement celui de « Gracieuse Lady » donnée à la Reine d'Angleterre.

Personne ne pouvait, d'ailleurs, accuser Mme la Colonelle Poyntz de se parer de ce titre ; et il ne

(1) Voir n° 12, pages 822 et suiv.

figurait pas plus sur ses cartes de visite, que celui de la Reine sur les cartes d'invitation qu'expédie au nom de Sa Majesté le Lord Intendant ou le Lord Chambellan. Mrs. Poyntz n'accordait point à de telles prérogatives une déférence superstitieuse. Deux pairesses, qui lui étaient apparentées d'assez près, passaient chaque année deux ou trois jours chez elle. Jamais Mrs. Poyntz ne se glorifia de ces visites qui enorgueillissaient la Colline. Elle recevait ces amies avec simplicité, s'inquiétant peu de faire parade de cette parenté illustre, et continuait à vivre sans ostentation. Ses revenus, qui dépassaient peut-être de quelques centaines de francs ceux du plus riche de ses sujets, n'étaient point prodigués à l'exécrable exposition d'une splendeur souveraine. Mrs. Poyntz préférait, en sage potentat, concourir au bien-être de ses administrés que s'offrir en spectacle à leur admiration. Elle consentait à se priver d'équipage, parce que personne n'aurait pu l'imiter. Ses réceptions étaient simples, mais elle recevait souvent. Deux fois la semaine, ses salons étaient le rendez-vous de la Colline ; et elle s'ingéniait pour qu'elle y fût à l'aise et que la gaieté n'y tarit pas. Les rafraîchissements qu'elle servait étaient à la portée des bourses des plus pauvres de ses vieilles demoiselles d'honneur ; mais ils étaient toujours d'une qualité irréprochable : thés, limonades ou cakes, tout était de premier choix. Les chambres respiraient un air d'aisance confortable. Elles avaient cet aspect particulier des salles où l'on reçoit souvent et

aimablement : chaudes, éclairées, décorées de quelques peintures agréables et riches, — deux Watteau, deux Canaletto, un Weenix, — et de vieux portraits de famille aux visages accueillants. Les chaises y étaient commodes ; les canapés recouverts d'étoffes riantes invitaient à une conversation reposée. Partout se manifestait un souci d'élégance, jusque dans le désordre arrangé des tables de jeu, des fauteuils, du piano, placés de telle sorte que l'on pût facilement, et sans crainte d'occasionner quelque trouble, s'asseoir, jouer de la musique ou brouiller des cartes. La maîtresse de séant s'adaptait merveilleusement à ce cadre honnête. Ses toilettes étaient simples et ses joyaux ne suscitaient point de jalousie. Ceux qui passent cependant pour des autorités en telles matières peuvent dire qu'ils ne lui ont jamais rien vu qui fût ridicule ou démodé. Elle adoptait les modes nouvelles, un peu pour montrer qu'elle ne les ignorait point, et dans la sobre mesure qui lui permettait de dire : « J'adopte la mode autant qu'elle me sied ; mais je ne permettrais point à la mode de m'adopter ». En résumé, Mme la Colonelle Poyntz était parfois rude, parfois grossière, toujours « homme » et de temps à autre « homme » avec une grâce toute féminine ; elle n'était jamais vulgaire, parce qu'elle n'était jamais affectée. C'était un « gentilhomme-femme achevée », qui, en tant que gentilhomme, pouvait se permettre certaines privautés qui eussent peut-être entaché la dignité de toute autre femme. En disant cela,

je songe au talent admirable qu'elle déployait lorsqu'elle prenait la peine de vouloir imiter n'importe qui et n'importe quoi, ce qui, en soi-même, n'est pas un talent de très bon ton. Mais elle le faisait avec une gravité si tranquille et une belle humeur si princière, que l'on ne pouvait que s'écrier : que d'admirables talents de société possède cette chère Colonelle !

Le Colonel, lui, se contentait d'être tout simplement un gentilhomme. Et il l'était, dans toute l'acception du mot. Timide, sans être froid, et détestant toute sorte d'embarras, il se plaisait au rôle obscur que devait jouer le mari d'une telle femme. Mme la Colonelle n'eût d'ailleurs jamais mieux réussi à plaire à son époux qu'en suivant ses inclinations naturelles ; elle intervenait jusque dans ses amitiés, préparait ses phrases et ses sentiments ; il en était heureux.

Sa jeunesse s'était passée dans le service actif. Mais il s'était retiré depuis de longues années, peu de temps après son mariage. C'était le plus jeune frère d'un des plus considérables hobereaux du comté. Un oncle lui avait légué, avec quelques maisons de L*** ou de ses environs, la propriété qu'il habitait. Et populaire dans la Ville-Basse, bien qu'il ne s'entremît jamais dans ses affaires, il passait ordinairement, aux yeux de ses locataires, pour être bon seigneur. Une perruque épaisse encadrait son visage maigre, aux traits jeunes. Il était toujours d'une propreté méticuleuse. Nul n'était plus habile à pronostiquer le temps ;

et l'on savait qu'en dehors des journaux, il ne lisait jamais que des feuilles météorologiques. Sa réputation au whist, son autre prédilection intellectuelle, paraissait moins bien établie. Sans doute faut-il de plus rares combinaisons de facultés mentales pour gagner quelques « tricks » que pour prévoir une averse, d'après la position de l'aiguille d'un baromètre. Au reste, et bien qu'en dépit de sa figure maigre, aux traits jeunes, il fût de quelques années plus vieux que sa femme, le Colonel était un admirable aide de camp du général en chef, Mme la Colonelle ; et celle-ci n'aurait pu trouver un second qui fût plus obéissant, plus dévoué, plus fier de son illustre chef.

Je ne voudrais point qu'en appelant la Colonelle Poyntz la Reine de la Colline il y eût équivoque. Ce n'était point une souveraine constitutionnelle : sa monarchie était absolue ; ses proclamations avaient force de loi.

Les qualités et les talents de Mrs. Poyntz expliquaient cet ascendant. Sous sa brusque, mordante et impérieuse franchise, elle cachait une ineffable distinction de tact. Qu'elle fût polie ou violente, elle savait n'être polie ou violente que lorsqu'elle pouvait l'être. Et bien que, comme toute souveraine, elle fût mal renseignée sur la société, elle paraissait douée d'une connaissance intuitive de la nature humaine, qui servait son ambition et l'aidait à la gouverner. Je ne doute pas que, transportée soudainement dans le monde de Londres qui lui était tout à fait étranger, elle ne se fût

bientôt frayé une voie jusqu'au cercle le plus sélect, où, une fois établie, une duchesse même n'aurait pu la supplanter.

J'ai dit qu'elle n'était jamais affectée. C'est peut-être là une des causes de son empire sur un trône où toutes les femmes cessent d'être naturelles pour s'efforcer de jouer au personnage d'importance.

Mais si la Colonelle Poyntz savait être naturelle, elle savait se servir néanmoins avec un art consommé de tout ce qui pouvait aider à son système, à ses plans. Elle ne perdait jamais de vue ce qu'elle s'était, une fois pour toute, proposé. Serviable avec ses amis, elle était, pour ses ennemis, un danger redoutable. Très maîtresse de ses sentiments, je songe, après avoir écrit ceci, qu'elle dut rarement se laisser aller à de fortes amitiés ou à des haines indéracinables. Tout était policé en elle, — politesse d'un grand chef de parti qui n'accorde à ses sympathies qu'une importance relative ; la raison d'état dominait toutes ses préoccupations et elle savait lui obéir en écrasant les uns et en élevant les autres.

Depuis ma controverse avec le Docteur Lloyd, cette « lady » m'avait toujours honoré d'une aimable faveur. Et rien n'était plus adroit que la façon dont elle m'imposait aux autres comme un oracle, tout en cherchant à s'imposer elle-même à l'oracle qu'elle désignait.

Elle avait pris l'habitude de me parler sur un ton maternel, comme si elle eût attaché le plus

grand intérêt à ma réussite, à mon bonheur et à ma réputation. Elle gardait dans ses compliments, et jusque dans les marques de respect qu'elle me prodiguait, cette réserve hautaine des gens dont le devoir est d'encourager le mérite naissant. Si bien qu'en dépit de tout mon orgueil, de cet orgueil qui m'inclinait à croire que j'étais assez puissant pour me frayer mon chemin sans son aide, je ne pouvais m'ôter de l'esprit l'impression que Mme la Colonelle Poyntz me patronnait mystérieusement.

Je n'avais pu encore rompre le silence de notre tête-à-tête quand Mrs. Poyntz me dit tout d'un coup :

— Ah ! docteur Fenwick, que vous êtes ingrat ! Pendant que je pense à vous, vous rêvez à quelque autre femme...

— Oh ! Madame, récusais-je, mon silence vous prouve le contraire. Car vous avez lié mes pensées entre les mailles de l'étoffe magique que vos mains habiles sont en train de nouer.

Mrs. Poyntz me regarda un moment, — de ses yeux vifs, couleur de noisette, — et me dit :

— Vous ne me répondez pas franchement.

— Pourquoi ne le voudriez-vous pas ?

— C'est étrange ! A qui donc pensiez-vous ?

— A qui ? Que voulez-vous dire ?

— Oh ! je le sais. Et si vous pensiez à moi, ce n'est que parce que vous pensiez à quelque autre femme que... Non, dit-elle, ce n'est point à cette chère pauvre Miss Brabazon.

Elle releva la tête, et de nouveau ses yeux clairs se fixèrent sur moi :

— Chut ! reprit-elle en baissant la voix ; vous êtes amoureux !

— Amoureux, moi !...

Et j'ajoutai précipitamment, comme pour empêcher qu'elle me vît rougir :

— Me direz-vous à quoi vous le reconnaissez ?

— Les signes ne manquent pas, et l'on ne saurait s'y méprendre. Depuis que je vous ai vu, tout est changé en vous, et jusqu'à l'expression de votre visage. Qu'avez-vous fait de votre tranquillité ? Pourquoi ne songez-vous plus à observer ce qui se passe autour de vous ? Ne soyez donc pas si distrait, si agité. Calmez-vous ; quittez, je vous prie, cet air humble et troublé qui sied mal à votre fierté. Vous avez, mon ami, quelque chose en tête. Votre fortune est faite, cependant, et votre réputation établie. Et vos malades, j'en suis sûre, se portent bien, sinon vous ne seriez pas ici. Ah ! votre cœur souffre d'une peine qui lui est bien nouvelle !

Je m'en tirai comme je pus, malgré ma surprise et mon effroi, en éclatant d'un rire forcé :

— O observateur profonde ! O subtile analyste ! Vous réussissez à me convaincre de ce dont je ne m'étais jamais douté. Et quel service vous me rendriez, si, aidant encore à mon embarras, vous m'appreniez le nom de celle que j'aime...

Mrs. Poyntz avait repris son tricot. Et il me semblait que son tricot et sa pensée travaillaient

de pair, car elle me dit, appuyant lentement sur ses mots et suivant attentivement son ouvrage :

— Quel que soit son nom, votre amour est grave, sérieux. Que nous aimions ou que nous n'aimions pas, le mariage ne saurait d'ailleurs être qu'une chose sérieuse pour nous tous. Mais ce n'est pas la première belle fille venue qui saurait plaire à Allen Fenwick.

— Hélas ! Allen Fenwick saurait-il plaire à la première belle fille venue ?

— Fi donc ! Vous êtes au-dessus d'une vanité qu'un compliment prend au piège. Oui, oui, le temps est venu où, pour vous, pour votre carrière, vous feriez bien de vous marier.

— Et je vous donne mon consentement ! ajouta-t-elle en hochant la tête gravement, et avec un sourire qui eût fait croire qu'elle plaisantait.

Puis elle se remit à tricoter plus rapidement.

— Mais je ne vois pas encore qui est-ce ? Non ! C'est pitoyable, Allen Fenwick (Mrs. Poyntz m'appelait toujours ainsi, quand elle usait de la manière majestueuse et maternelle) — c'est pitoyable qu'avec votre origine, votre énergie, votre persévérance, vos talents, et laissez-moi ajouter vos avantages personnels, — c'est pitoyable que vous n'ayez pas choisi une carrière qui ne prétende plus haut qu'à de pauvres succès de médecin de province. Mais quoique vous n'ayez pas ambitionné une renommée plus éclatante, vous m'intéressez, Allen Fenwick ; et je dirai même que votre choix nous rapproche. N'ai-je

pas, moi-même, fait comme vous ? Ah ! si j'avais été un homme, ou si, plus simplement, mon cher Colonel avait été un de ces hommes que l'art d'une femme pût élever aux plus hauts degrés de cette échelle métaphorique qui n'est certes pas l'échelle des anges, pensez-vous que je me fusse contentée de dominer le petit cercle qui m'entoure, d'être reine dans... Ah ! tant pis ! je suis contente comme cela. Jane héritera de mon ambition. Ne la trouvez-vous pas bien belle, en vérité ?

Je répondis avec persuasion et naturel qu'on ne pouvait en douter.

— J'ai fixé le sort de Jane dans ma tête, reprit Mrs. Poyntz, attaquant un nouveau rang de tricot. Elle épousera un gentilhomme, hobereau de grande fortune, qui aura un siège au Parlement. Elle s'occupera de son avancement comme je m'occupe du confort de Poyntz. S'il est habile, elle l'aidera à devenir ministre; s'il ne l'est pas, elle pourra, de par sa fortune, jouer un rôle à travers le personnage de son mari. Et puisque vous vous rendez compte que je n'ai point de vues matrimoniales sur vous, Allen Fenwick, songez qu'il vaut la peine que vous vous confiiez à moi. Je puis vous être utile.

— Je vous en suis mille fois reconnaissant. Mais jusqu'à présent je n'ai rien à vous confier.

Et tandis que je lui parlais, je tournai les yeux vers la fenêtre ouverte contre laquelle j'étais assis. La lune de mai revêtait de splendeur la belle nuit paisible. Au loin, en contre-bas, s'éten-

daient les innombrables lumières de la ville, et, en avant, dans l'espace intermédiaire, on distinguait, d'un côté la grande place carrée au centre de laquelle s'élevait la masse grise et solitaire de la vieille église, et, de l'autre, les jardins et les cottages disséminés le long des flancs de la colline.

— N'est-ce point, dis-je après une courte pause, là-bas, flanquée de ses trois pignons, la maison où vécut ce pauvre docteur Lloyd... l'*Abbaye* ?...

J'insistai d'un geste, comme pour bien marquer mon désir de changer le cours de la conversation. Mon hôtesse posa son ouvrage, se leva à demi et regarda au dehors :

— Oui. Mais quelle nuit charmante ! Comment se fait-il que la lune harmonise ce dont le soleil ne marque que les contrastes ? Ce clocher imposant, vieillard de milliers d'années, ces tristes toits de tuiles que hier a vu construire, ces cheminées aux tons crus se fondent sous la lune en un charme unique, indivisible.

Tout en parlant ainsi, elle avait quitté son siège, pris son ouvrage et s'était avancée sur le balcon. Bien rarement, en vérité, Mrs. Poyntz condescendait à admettre ce que l'on appelle le « sentiment » au rang de ses diplomaties mondaines. Mais quand elle consentait, elle réussissait toujours à laisser entrevoir une intelligence fine à laquelle le sens de la beauté ne pouvait échapper. Le « sentiment » n'était point déplacé dans sa vie, mais elle le modérait par un mélange d'affabilité et d'indifférence qui rappelait la manière dont une

beauté de haute naissance sait pensionner le génie, tout en rebutant aux présomptions d'un poète charmant et pauvre. Pendant quelques minutes ses yeux parcoururent l'horizon avec une joie manifeste. Mais quand ils se fixèrent sur les trois pignons de l'*Abbaye,* son visage reprit ce masque de dureté que lui imprimait son caractère opiniâtre ; ses doigts reprirent machinalement leur ouvrage, et elle dit, d'une voix claire, forte, métallique :

— Devinez-vous pourquoi j'ai pris tant de peine à obliger Mr. Vigors à attirer Mrs. Ashleigh ici ?

— Non, mais je serais heureux que vous m'en expliquiez les raisons.

— Quelques-unes de mes raisons... mais je vous cacherai la principale. Ceux qui, comme moi, entreprennent de gouverner, que ce soit royaume ou hameau, doivent adopter un principe de gouvernement et y adhérer aveuglément. Le principe le plus seyant à la Colline, est celui du Respect des Convenances. Nous n'avons pas beaucoup d'argent ; et *entre nous* soit dit, nous ne sommes pas d'un rang très élevé. Nos convenances n'auront quelque valeur que si le degré auquel nous les élevons contraint ceux qui ont plus d'argent que nous à les courtiser et les font redouter de ceux dont le rang est plus élevé que le nôtre. Or, peu de temps avant que Mr. Vigors m'appelât à son secours, j'appris que Lady Sarah Bellasis avait l'intention de louer l'*Abbaye*. Elle pensait, sans doute, qu'une

ville de province lui serait plus indulgente que Londres, que ses derniers scandales avaient enfin ému. Fille de comte, riche à souhait, d'une renommée exécrable, que de tristes ravages eussent fait parmi nos « Convenances » ses belles manières et son esprit corrompu ! Combien, parmi les plus excellentes de nos vieilles filles, eussent abandonné le thé de Mrs. Poyntz pour le champagne de sa Seigneurerie ? Jamais la Colline n'avait encouru un tel danger ! Plutôt que de laisser Lady Sarah Bellasis s'établir dans cette maison, je l'eusse achetée moi-même et peuplée de hiboux !

—Mais, à ce moment critique, Mrs. Ashleigh apparut... Lady Sarah est jouée, les « convenances » sont sauvées et cette question est réglée.

— Et du même coup, ajoutai-je, vous retrouvez votre vieille amie.

Mrs. Poyntz leva ses yeux sur moi :

— Connaissez-vous Mrs. Ashleigh ?

— Pas le moins du monde.

— Beaucoup de vertus et peu d'idées. Une femme en vérité, aussi communément faible que je suis banalement forte. Mais la faiblesse a parfois du charme. Son mari, homme de talent et de science, lui avait donné tout son cœur, — un cœur qui avait du prix. Mais il n'était pas ambitieux, et il méprisait le monde.

— Je me rappelle vous avoir entendu dire que votre fille était très liée à Miss Ashleigh. Le caractère de cette jeune fille ressemble-t-il à celui de sa mère ?

Prononçant ces mots, je redoutais que le regard inquisiteur ne se fixât de nouveau sur moi. Mais Mrs. Poyntz répondit, sans lever les yeux de son ouvrage :

— Non, certes ; Liliane n'est point banale.

— Vous disiez qu'elle était de santé délicate, et vous craigniez, même, qu'elle ne fût poitrinaire. J'espère que ces craintes... Savez-vous qu'à son âge une surveillance étroite...

— Eh ! Eh ! Docteur Fenwick ! Et si elle devait mourir, qu'est-ce que cela vous importe !

Si rapides furent les pensées suscitées par ces paroles que je portai la main sur mon cœur, balbutiant :

— Ha ! fis-je, comme si un spasme soudain m'étreignait ; et réprimant ce cri de douleur :

— Vous disiez que... que...

Mrs. Poyntz, me pressant la main avec douceur, reprit :

— Que si Liliane mourait, j'en ressentirais moins de chagrin... je la pleurerais moins que quelqu'un qui évaluerait davantage les joies de notre pauvre terre. Mais mes paroles ont excité en vous une alarme prématurée. Sa mère est vigilante et dévouée. Si Liliane souffrait de la moindre chose, un médecin serait vite à son chevet. Et Mr. Vigors n'oublierait pas de recommander votre confrère, le Docteur Jones.

Et Mrs. Poyntz m'ayant décoché cette pointe acérée, se leva et retourna au salon.

Quelques minutes, je demeurai à la même place,

déconcerté et furieux. Avec quel art consommé, cette diplomate exécrable s'était joué de moi ! Elle m'avait arraché mon secret : elle avait déchiffré mon cœur. Si je ne concevais point le but qui la poussait à agir ainsi, je ne pouvais, du moins, émettre un doute sur sa perspicacité. Du moment où elle m'avait attiré près d'elle jusqu'à ce qu'elle s'en allât en me décochant, de derrière l'épaule, ce trait aiguisé de Parthe, toute la lumière s'était faite aussi bien dans mon esprit que dans le sien, intrigué d'abord par ce quelque chose qu'il avait pressenti et qu'il m'avait obligé à lui expliquer. Mais cette astuce, pourquoi l'avait-elle déployée ? Dans quel but ? Que se cachait-il sous l'apparente satisfaction de sa curiosité ? Peut-être avait-elle craint que l'éclatante beauté de sa fille ne fût la cause de tout le trouble qu'elle avait discerné ? N'avait-elle pas voulu m'avertir qu'il était bien inutile que je continuasse à tourner de ce côté des espoirs ambitieux ? Et, heureuse de découvrir qu'il n'en était rien, elle n'avait continué à exercer à mes dépens son intelligence malicieuse que pour se prouver à elle-même son pouvoir et jouir de sa supériorité. C'est ainsi que les politiciens se plaisent à démêler des intrigues où ils sont étrangers pour le seul plaisir d'une satisfaction d'amour-propre. Et je n'oublie pas que l'autorité, la démonstration de son autorité était la passion dominante de cette souveraine médiocre : connaître est toujours venu en aide à pouvoir ; et le meilleur moyen d'asservir un sujet récalcitrant n'est-il pas de

fouiller au cœur et de se rendre maître de son secret ?

Secret !... Mais quoi ! La simple vue d'un visage humain jamais entrevu auparavant, une étrangère dont le caractère et l'esprit m'étaient inconnus, dont je n'avais même pas entendu la voix, pouvait-elle à ce point déranger l'équilibre de toute ma vie ? Hélas ! Le douloureux serrement de mon cœur à l'évocation brutale de ces mots : « *Si elle devait mourir* » me disait combien je trouverais désormais le monde mort, si plus jamais je ne devais y retrouver son visage ! Oui, c'était un secret que je ne pouvais plus me cacher : j'aimais. Et pareil à tous ceux sur qui l'Amour descend, tantôt lentement, doucement, pareil à la blanche colombe qui revient à son nid, tantôt comme un aigle qui fonce sur une proie sans méfiance, je crus que personne avant moi n'avait aimé comme j'aimais, et que cet amour était le miracle étonnant créé pour moi, et moi pour lui. Et, insensiblement, j'oubliais mes pensées les plus coléreuses, le regard fixé sur les toits de la maison qui abritait ma Liliane, sur le saule que la lune argentait, au-dessous duquel j'avais découvert son regard dans les cieux couleur vermeil.

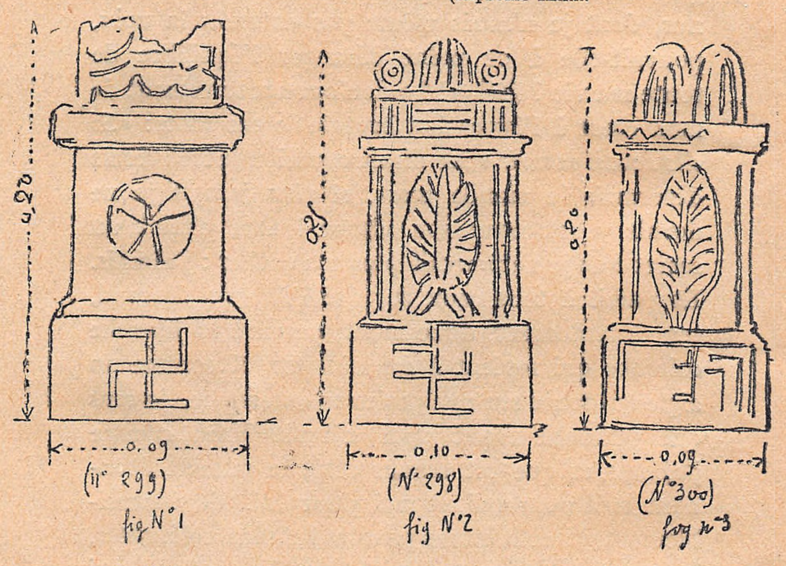
E. BULWER-LYTTON.
(Trad. de J. THUILE.)

(A suivre.)

UN SVASTIKA

sur les autels votifs de provenance pyrénéenne indéterminée, mais de caractères gallo-romains

Le bonheur pousse et fleurit sous mes pieds comme
La pâquerette dans mon jardin.
(Alphonse KARR.



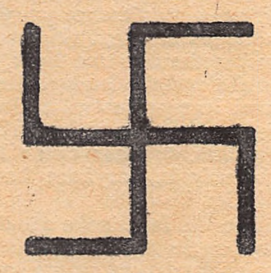
En faisant une visite au Musée des Augustins de Toulouse pour une recherche au sujet d'une croix patée et d'une croix monogrammée en chrisme, je fus très surpris de trouver la représentation graphique et bien nette d'un svastika ou sauvastika dans la petite collection d'autels votifs qui sont dans une vitrine au fond de la salle du rez-de-chaussée du Musée des antiquités gallo-romaines et mentionnés comme de provenance inconnue.

Le Svastika était, et est encore chez les Hindous, la représentation de l'idée du bonheur (1). Cette matéria-

(1) Il semble que l'on emploie Svastika ou Sauvastika (dit M. de Milloué) indifféremment et qu'avec le Nandijavarta qui

lisation soit en figure, soit en fétiches, soit en des bijoux a été peut-être le mieux rendue et le plus parfaitement par les peuples de l'Inde (1). L'aspiration au bonheur est si généralement répandue chez tous les peuples et depuis les âges les plus reculés que l'on a cherché à le saisir, à l'enfermer dans quelque objet facile à dissimuler ou à porter facilement sur soi, à le détenir en quelque sorte prisonnier.

Le dessin mystérieux de ces lignes est le porte-bonheur



secret des Hindous; chez le pauvre comme chez le riche il orne soit le livre familier, soit un objet facile à regarder. Aussi bien les Rajahs, les brahmanes et les vieux fakirs ont foi en lui. La vraie signification du mot en langue hindoue est : « celui qui porte en lui-même le bonheur ».

Le petit autel votif qui le représente le mieux est le n° 299 du nouveau catalogue du Musée. Ce cippe de dimensions restreintes (h. 0,20 × 0,09), est du genre parallélépipède rectangle en forme de piédestal supportant (fig. n° 1) un motif genre antéfixe et est d'une conser-

est le dérivé stylisé du Svastika ressemblent à une grecque. La roue, le Triçula et le lotus, les principaux des 80 signes de bon augure qui décorent les pieds du Bouddha Çakya Mouni ; ceux que l'on rencontre toujours, alors même que certains autres seraient omis ou changés.

(1) Ce signe n'apparaît, dit-on, chez les Jaïnas et les Bouddhistes qu'à une époque relativement récente, vers le IIIe siècle avant notre ère. Il ne se rencontre nullement chez les Perses, nation sœur des Hindous, ou que tardivement et rarement sur des monnaies Sassanides.

Le Ṣvastika a été dès les temps préhistoriques le symbole du soleil ou de la lumière et du feu, et pour preuve, on peut constater le Svastika sur la poitrine de l'Apollon conduisant son char, reproduit par M. Goblet d'Alviella, et examiner le char solaire en terre cuite trouvé à Salamine dont les roues sont ornées du Svastika.

vation à peu près parfaite, sauf deux cassures au sommet de ce motif où sont différents ornements gravés en creux ; dans la partie haute on y remarque des enroulements et au-dessous des festons avec traits verticaux sur les côtés représentant grossièrement peut-être l'infula ou les guirlandes des Grecs et des Romains.

La partie principale ou piédestal est divisée en trois étages : la plinthe, le dé et la corniche. La corniche ici est assez sobre de mouluration ; sur le dé la face principale est ornée d'une circonférence gravée très nettement en creux dans laquelle l'artiste, vu la dureté de la matière, doit avoir voulu représenter une fleur trilobée ou une feuille de trèfle qui d'après le langage des fleurs même de nos jours est aussi la représentation de l'idée de porte-bonheur. (Est-ce la roue ou rouelle que l'on voit associée aux images d'Apollon, de Zeus ou de Dispater qui est devenue le symbole de la croyance bouddhique, la fameuse roue de la loi ?)

Enfin sur la face de la plinthe moulurée à sa partie inférieure se trouve le Svastika très bien marqué et définissant bien l'idée de ces petits autels qui étaient l'objet d'une vénération superstitieuse dans la vallée de la Barousse et de Montégut,principalement à des époques même très rapprochées de nous,de la part des populations du canton de Mauléon, à 70 kilomètres de Saint-Bertrand de Comminges.

A côté de celui que je viens de décrire,il en existe encore deux autres dont les plinthes sont décorées et gravées de la même figure faite à peu près dans le même genre,mais moins bien définie (N° catalogue 298 et n° 300), peut-être mal comprises par le sculpteur qui les grava. Ces deux autels sont aussi à peu près de mêmes dimensions que le précédent.

Sur la face du dé se trouvent gravées des feuilles lancéolées ou des représentations d'un arbre conifère en relief, encadrées par des sortes de pilastres d'angles très sommaires. De l'avis de M. Roschach, et je le crois aussi, ces deux petits autels se rattacheraient surtout au culte des arbres, et M. Roschach dit même dans son catalogue qu'il en a retrouvé plus d'une preuve (certains de ces petits autels portaient aussi les lettres A. B. D. ou H.; ils sont très dégradés et proviendraient de points indéterminés du haut Comminges).

La corniche de l'un (n° 300) est simplement moulurée et celle de l'autre est gravée de traits en dents de scie. Le couronnement du n° 298 est intact, ainsi que celui

du n° 300, mais la composition diffère ; sur l'un on voit une sorte d'assise, sur les angles de laquelle se trouvent des stries verticales qui encadrent d'autres stries horizontales qui prennent l'aspect d'un tas de bois arrangé méthodiquement qui supporte une palmette en forme de mitre ou représentation d'une feuille coupée dans sa moitié transversale, ou peut-être encore voulant reproduire le tas de bois pour faire le charbon, accompagné de deux motifs d'angle cylindriques avec des circonférences concentriques comme abouts, tels qu'un morceau de bois ou rondin scié.

L'autre, le n° 300, est formé de deux feuilles accolées et coupées transversalement pour reposer sur la corniche du piédestal formant base, ou peut-être deux tas de bois accotés l'un à l'autre comme en font les charbonniers dans les forêts en vue de fabriquer le charbon de bois.

Ces petits monuments indiquent une fois de plus, à mon avis, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, puisque encore ce dessin du Svastika doit avoir été transporté dans ces régions pyrénéennes et copié dans quelque temple hindou sur un manuscrit d'Amouradhapoura par quelque moine ou quelque voyageur venu des profondeurs de l'Inde ou du Thibet où se trouvent encore à des hauteurs formidables dans l'atmosphère des peuplades retirées sur quelques plateaux des monts Himalaya qui ont conservé leurs anciennes traditions, même de nos jours.

(Cette figure du Svastika ne serait-elle pas une représentation du tourniquet électrique dont nos physiciens de nos jours se servent pour expliquer l'effet de la réaction que produisent les fluides pondérables ? (Expériences de M. Aimé.)

L'avenir, peut-être, quand on connaîtra mieux les peuplades des hauts plateaux du Thibet, nous l'apprendra.

J.-G. LAFORE.

L'arcade de Nicolas Flamel et de sa femme Pernelle aux *Charniers des Innocens* (vers 1407).

Nous possédons une pièce des plus curieuses, qui offre un vif intérêt, tant pour l'étude de l'art du commencement du XVe siècle que pour l'histoire monumentale du vieux Paris et pour l'histoire des sciences dites *occultes* que le Moyen Age cultiva particulièrement et que de vivaces traditions ont soutenues jusqu'à nos jours.

C'est une peinture, qui représente une arcade des *Charniers des S. S. Innocens*, ce vieux cimetière parisien, au souvenir duquel s'attache volontiers, à travers l'histoire et la légende, le charme romantique d'une troublante évocation médiévale. Cette arcade se trouvait à l'entrée des *Charniers*, du côté de la rue Saint-Denis. Ornée de statues et de bas-reliefs, elle avait été édifiée vers 1407 — la date est restée quelque peu imprécise — par l'ordre du fameux Nicolas Flamel, dont la femme Pernelle avait été inhumée dans les *Charniers des S. S. Innocens*. L'abbé Villain en donne la description dans son ouvrage intitulé : *Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme* (Paris, Desprez, 1761, in-12) (p. 104 à 113 et *passim*).

Les *Charniers des Innocens* disparurent complètement en 1786, et il ne subsiste, à notre connaissance, aucun vestige des sculptures de l'arcade dont nous avons retrouvé cette reproduction par la peinture.

Nicolas Flamel est un de ces personnages dont la légende s'est emparée au point d'empêcher l'histoire véridique de se prononcer, en toute certitude, sur son compte. Né vers 1330, libraire et écrivain juré de l'Université de Paris, il devait, après avoir fait une figure considérable, acquérir après sa mort, survenue vers 1418, une particulière notoriété. Bourgeois opulent, il usa de sa fortune avec une certaine ostentation ; mais si ses nombreuses libéralités, si ses fondations pieuses furent inspirées par quelque orgueil, du moins servirent-elles l'art et les artistes : sculpteurs et peintres furent employés par lui à décorer sa demeure, à construire son tombeau et celui de sa femme, à orner des églises (Saint-Jacques de la Boucherie, Sainte-Geneviève-des-Ardens, etc.). Il honora

particulièrement l'église Saint-Jacques, sa paroisse, à laquelle il légua tous ses biens.

Sa prospérité et ses richesses le firent soupçonner de s'être livré au *Grand Œuvre* et d'avoir découvert la pierre philosophale. S'adonna-t-il à l'alchimie ? Il paraît bien difficile de se prononcer sur ce point. Ce qui est certain, c'est qu'une constante tradition a fait de lui l'un des maîtres de la science hermétique. Divers ouvrages traitant de cette science lui sont attribués, et c'est surtout à son titre d'alchimiste qu'il doit sa renommée.

Mais la protection qu'il accorda aux arts a fort justement contribué aussi à sa réputation. Parmi les nombreux travaux artistiques qu'il fit exécuter, l'un des plus remarquables et des plus célèbres était celui qui nous occupe et dont voici la description : sous une arcade ogivale s'élèvent les statues en pied du Christ et des apôtres saint Pierre et saint Paul. Nicolas Flamel et Pernelle, sa femme, sont agenouillés, l'un auprès de saint Paul, l'autre auprès de saint Pierre. Deux anges musiciens ornent le socle sur lequel est placé le Christ, dont trois autres anges entourent la tête. Deux anges se voient encore à côté des deux apôtres. Nicolas Flamel, sa femme et les anges tiennent des phylactères portant diverses inscriptions. Au-dessous de la plinthe supportant ces statues se trouvent cinq bas-reliefs représentant des scènes et des symboles relatifs à la résurrection des morts. Plus bas sont trois bas-reliefs figurant le massacre des Innocens. Sur la muraille, derrière les statues, se trouvent deux écussons de forme gothique portant l'un, la lettre N, l'autre la lettre F, initiales du donateur. Enfin, au bas de la composition, à gauche (à droite des figures), est un autre petit écusson, de même style, où se voit une main tenant une écritoire, allusion à la profession de Nicolas Flamel.

Une vive polychromie rehaussait cet ensemble de sculptures qui révèle les fortes qualités de l'art de cette époque : la sincérité de l'inspiration s'y exprime avec une simplicité naïve et touchante, qui n'exclut par la science, et avec un réalisme tempéré qui ne nuit pas à la ferveur du sentiment. L'âme du Moyen Age finissant est dans cette œuvre où l'art, traducteur de la foi, s'applique aussi à la représentation exacte des personnages réels qu'il rapproche des images sacrées.

Le tableau que nous possédons est peint à l'huile sur un panneau, qui mesure 0 m. 25 sur 0 m. 22. En son faire un peu sommaire, en son coloris harmonieux, il

nous semble figurer fort heureusement le monument qu'il reproduit, et il nous paraît qu'il en conserve fidèlement l'aspect et le caractère.

Il porte dans sa partie inférieure les inscriptions suivantes, dont l'abbé Villain ne fait pas mention : Nico (las Flamel) et Pern(elle sa) femm(e). — Comment les Innocens furêt (occis) par le commêt du (Roy) Hérode (s). — (Certaines lettres de ces inscriptions sont partiellement effacées.)

La facture de ce petit panneau, ainsi que les abréviations de l'inscription : *Comment les Innocens*... nous inclinent à supposer que cette peinture date du XVIe siècle ou peut-être bien de la fin du XVe siècle. Elle a certainement été faite d'après nature. Est-elle l'œuvre d'un artiste archéologue ? On peut supposer que ce tableau a été fait par quelque *hermétique*, fervent admirateur de Nicolas Flamel ou par son ordre. Au regard d'un alchimiste, c'était, à la fois, un document, un talisman et un hommage au maître : les sculptures qu'il reproduit — ainsi, d'ailleurs, que toutes les œuvres d'art exécutées sur les ordres de Nicolas Flamel — excitaient la plus vive curiosité des hermétiques, qui y voyaient toutes sortes de figures symboliques et d'emblèmes ayant rapport au Grand Œuvre.

On se représente assez volontiers ce tableautin en bonne place dans le cabinet ou dans le laboratoire d'un alchimiste, attirant les regards de son possesseur, soucieux d'y trouver une inspiration heureuse en formulant quelque ardente invocation à l'adresse du maître qui avait trouvé le secret de faire de l'or...

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, cette peinture nous a conservé l'image d'une importante œuvre d'art, depuis longtemps disparue : elle constitue, par là, un document d'un réel intérêt.

M. P.

---

(1) Outre ce tableau qui est en vente à la **Bibliothèque Chacornac**, nous possédons en magasin un grand choix d'eaux-fortes de MM. GAYAC et H. CHAPPRONT, ainsi que des tableaux à la gouache et des pentacles de M. ARMAND GALLO.

Voir notre EXPOSITION D'ART ESOTÉRIQUE.

LA DIRECTION.

ECHOS ET NOUVELLES

L'ORDRE MARTINISTE ET SYNARCHIQUE est composé :
1° De groupes spiritualistes d'éducation civique ;
2° De collèges de synthèse initiatique ;
3° De centres académiques des hautes études synthétiques.

Ses tenus auront lieu les 1er et 3e samedis de chaque mois, de 20 heures et demie à 23 heures, au *Temple Martiniste*, 94, avenue de Suffren, Paris (XVe).

Pour tous renseignements, s'adresser soit au F∴ Georges Mussidon, Secrétaire administratif, 94, avenue de Suffren, soit au Président Victor Blanchard, 60, avenue de Breteuil, Paris (VIIe).

Le Souverain Grand Maître :
VICTOR BLANCHARD.
33e, 90e, 95e.

***

M. HENRI REM, l'auteur de nombreux ouvrages sur la *Science Chirologique* qu'il a désoccultée, innovée et rénovée, notamment en « *Ce que révèle la main* », n'avait, jusqu'à ce jour, donné des séances et des consultations qu'à des privilégiés, des amis ou des personnes qui lui étaient recommandées.

Sollicité de toutes parts, il se met dès maintenant à la disposition de tous ceux qui désireront le consulter, lire dans la main, ce livre ouvert de la vie et connaître leur destinée. S'adresser : 13, rue des Martyrs, de 1 heure à 6 heures et sur rendez-vous. M. REM, devient, à partir de ce jour, collaborateur de la revue.

***

Il résulte d'une conversation tenue avec un membre de l'Institut Métapsychique que l'on vient d'expérimenter une certaine substance : la *Scianine*, qui. mise sur un écran aurait la propriété de faire constater l'enveloppe physique, le double aithérique et l'aura d'un être humain. L'expérience fut concluante pour 97 personnes sur 100. Cette découverte amènerait, en médecine, des constatations fort curieuses.

***

Me Maurice Garçon, du barreau de Paris, se spécialise dans les procès de magie. Il vient de défendre

une cause à Tours dont les journaux ont parlé le 8 janvier. Il a été intéressant de constater la réelle compétence de l'avocat au cours de la défense.

***

ORDRE MARTINISTE. — Notre collaborateur, M. J. BRICAUD, Grand Maître de l'Ordre Martiniste, dont le siège social est, depuis la mort du Grand Maître, TEDER, 8, *rue Bugeaud*, à Lyon, nous prie d'annoncer qu'il n'y a à Paris qu'un seul Grand Représentant *officiel* de l'Ordre : M. ITHIER, membre du Suprême Conseil, Président de La Loge « Jérusalem des Vallées Egyptiennes », seule Loge parisienne de langue française, reconnue régulière par le suprême Conseil Martiniste.

NÉCROLOGIE

Un deuil cruel vient de frapper M. F. JOLLIVET-CASTELOT, Président de la Société Alchimique de France, en la personne de sa femme. Nous nous inclinons respectueusement devant la douleur de notre collaborateur et nous lui adressons l'hommage de toutes nos sincères condoléances.

***

On annonce le décès du professeur THÉODORE FLOURNOY, de la Faculté des Sciences de Genève, qui prit part pendant plusieurs années aux travaux de la Société psychique de cette ville. Tous nos lecteurs connaissent les expériences de M. Flournoy avec son médium Hélène Smith, ainsi que ses nombreux ouvrages dans lesquels il affirme la réalité des faits médianimiques. Nous adressons à sa famille l'expression de nos sentiments émus.

***

Nous apprenons la mort du comte de GOARANT DE TROMELIN, survenue le 20 novembre dernier à Marseille. Auteur apprécié des *Mystère de l'Univers*, du *Fluide Humain*, des *Moteurs bioliques*, etc. ; plusieurs de ses travaux furent couronnés par l'Académie des Sciences. Nous adressons à sa famille nos respectueuses condoléances.

LA DIRECTION.

COURS ET CONFÉRENCES

A Paris :

— Les conférences de SÉDIR sur la *Vie Inconnue du Christ* s'achèvent ; voici les dernières dates : 25 janvier et 1er février. Nous rappelons que ces conférences ont lieu à 8 h. 1/2 du soir, 44, rue de Rennes, Hôtel de la Société pour l'encouragement de l'Industrie nationale.

— Le cours de PHANEG sur *L'Evangile et la Vie* a lieu le 4e vendredi de chaque mois, à 8 h. 1/2 du soir, Salle F, Sociétés Savantes, 8, rue Danton.

— *La Vie meilleure* — 2e et 4e dimanche de chaque mois, 28, rue Serpente, Sociétés Savantes, à 2 heures après-midi.

— *Le Foyer spiritualiste.* M. Saltzmann, 3, rue Francisque Sarcey. Paris-XVIe.

— *La Vie morale*, 30 janvier. Salle Saint-Georges, rue Saint-Georges ; conférence : *La Douleur*. MM. le Dr O. BÉLIARD, HAN RYNER, V.-E. MICHELET.

— *L'Elan spirituel* — 79, rue Denfert-Rochereau (XIVe) Directeur : M. E. WIETRICH, le mercredi de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

— *Institut Métapsychique International.* M. le Dr Geley, Directeur de l'Institut, reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures, au siège de l'Institu, 89, avenue Niel.

— *L'Ordre du Lys et de l'Aigle* donnera tous les 15 jours une série de conférences publiques à la salle de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain. La première eut lieu le 15 décembre. Entrée : 1 franc.

— Le Comité parisien de l'*Université du Sphinx* fera connaître sous peu son programme de conférences et séances d'études. S'adresser au siège du Comité, 34, rue Fontaine-au-Roi.

En Province :

— Le Dr FUGAIRON vient de faire au siège de la *Société de Culture morale et de recherches psychiques*, de *Carcassonne*, trois conférences dont nous donnerons prochainement les comptes rendus.

— *La Société d'Études psychiques* de *Nancy* vient de reprendre ses travaux et conférences.

— *La Société d'Études psychiques* de *Nice*, 3, rue Deloye, a repris depuis le 17 novembre toute son activité.

— *La Société d'Études psychiques* de *Lyon* a donné le 21 novembre une conférence qui eut un grand succès. Plus de 2.000 personnes y assistèrent.

— La branche de *Nice* de l'*Université du Sphinx*, sous la direction de notre ami, M. GASTIN, continue la série de ses conférences. S'adresser au Secrétaire général, 109, quai des Etats-Unis.

A l'Étranger :

Société d'Études psychiques de Genève, 12, rue Carteret, réunion tous les premiers dimanche du mois, rue Voltaire, 1 *ter*, allée A, à 2 heures.

BIBLIOGRAPHIE

PAUL CHOISNARD. — *L'Amour et le Mariage d'après les principaux écrivains*, Paris (Chacornac), 1920. In-18 jésus. 124 pp. Prix : 6 francs.

Ce livre est un recueil de pensées judicieusement choisies dans les œuvres de quatre-vingts littérateurs ou philosophes, hommes et femmes, et donne une idée très nette sur la manière dont ce délicat point d'éthique a été conçu par l'élite de l'humanité. Il n'est pas de question qui reflète plus complètement la morale et la civilisation et l'on peut dire que les hommes ne valent que par la manière

dont ils savent aimer. A ce titre, un pareil recueil, composé par une intelligence délicate et idéaliste, offre un singulier intérêt.

Dr R. ALLENDY. — *La Thérapeutique positive ; l'Homœopathie*, Paris (E. Longuet), 1920. Broch. in-18 jésus. 16 p. Prix : 0 fr. 75.

Il n'est peut-être pas de question sur laquelle le public ait des idées aussi fausses. Cette brochure répond aux questions tant de fois posées, exposant d'une manière claire et concise ce qu'il faut savoir de la thérapeutique homœopathique : son principe, sa pratique et les arguments qui la justifient.

A. BESANT ET C. W. LEADBEATER. — *La Chimie Occulte*, trad. et préface par H. DE PURY-TRAVERS et Dr ALLENDY, avec introduction par M. GRIALOU. Paris (éd. Rhéa), 1920. In-8 raisin, 340 pp. (av. nomb. figures) Prix : 30 francs.

Dès 1895, Mme A. Besant, présidente de la Société théosophique, et M. C.-W. Leadbeater ont publié leurs observations, faites au moyen de la clairvoyance, sur la constitution de la matière et la structure des atomes chimiques. Ils ont apporté sur cette question de telles précisions qu'il est du plus haut intérêt d'envisager aujourd'hui quelles confirmations la science officielle est venue apporter à ces investigations par voie occulte ; c'est ce que les traducteurs ont mis en valeur dans une importante préface, et ces confirmations sont déjà des plus frappantes. Les vues de cet ouvrage sur la constitution de la matière sont appelées, une fois qu'elles auront été confirmées, à ouvrir des horizons immenses sur la constitution de la matière et à faire comprendre bien des faits encore mystérieux. Cette édition est complétée par les dernières observations, publiées en 1909, et par un certain nombre de documents plus récents réunis à l'index final.

H. DE SARRAUTON. — *Démonstration mathématique de l'existence de Dieu*. — *Nice* (Ed. du Sphinx), 1920. Broch. in-8, 15 pp. Prix : 2 francs.

Cette étude fait entrevoir, sans rapports avec l'infiniment grand dont les limites reculent sans cesse, l'Absolu qui n'a pas de limites, qui n'a pas de différenciation et que l'auteur appelle l'Himmense (avec un h).

SOUDEBA.

Revues et Journaux

— Les *Amitiés spirituelles* du 25 octobre contiennent un discours de Sédir à l'Assemblée générale des 18 et 19 septembre expliquant le caractère véritable du groupement : « Nous ne pouvons pas nous dire d'accord avec ceux qui ne voient en Jésus qu'un symbole, un mythe, ou un homme semblable à nous », dit-il, et le premier but est de reconnaître et faire connaître le Christ Jésus, fils unique de Dieu, Verbe éternel incarné puis, ressuscité, seul maître et seul sauveur ».

— Dans les *Annales Initiatiques* d'octobre, novembre, décembre, J. Bricaud parle de la mission de Mme H. P. Blavatsky (qu'il écrit Blawatsky) en Amérique pour lutter contre les théories spirites de cette époque ; puis des menées occultes dirigées contre elle jusqu'à la fondation de la Société théosophique.

— *Azoth* de novembre donne un article de P. Richards présentant la théorie de Max Heindel sur la manifestation de la vie physique : le double éthérique de l'homme serait composé de quatre modifications de l'éther servant au jeu de quatre forces : éther chimique pour l'assimilation et l'excrétion ; éther vital pour la reproduction ; éther lumineux pour la chaleur du sang et l'influx nerveux ; éther de réflexion pour la vie subconsciente.

— *La Connaissance*, de novembre, contient une étude de Simin Palais sur les chants béarnais dont beaucoup sont *trouvés* comme les « sônes » bretons ou les « lieds » des bords du Rhin et présentent un singulier caractère d'inspiration. Kosnosouké Hinatz donne une curieuse traduction d'un poème japonais. Le Dr Mouezy-Eon résume d'une manière claire et concise la question des vitamines et des symbiotes.

— Saluons l'apparition du premier numéro de l'*Étoile* (Paris), sous la direction de H. Régnault ; cette revue se propose d'envisager toutes les questions de la vie ordinaire à la lumière d'un idéal de fraternité et de spiritualité.

— Dans la *Gerbe* d'octobre, un article de René Montblanc sur le Haï-Kaï français, nouvelle forme de lyrisme en trois vers synthétiques adaptée du japonais.

— Dans l'*Hexagramme* d'octobre, G. Simon-Savigny explique la réincarnation par le besoin qu'éprouve l'être insuffisamment développé de s'envelopper d'un corps physique ; il parle des attractions psychiques qui déterminent la naissance, de la possibilité de diriger ces réincarnations par la volonté et les relations psychiques avec l'au-delà.

— *International psychic Gazette* de novembre expose, sous la signature de J. L.,la façon dont le spiritisme a été discuté au congrès ecclésiastique de Southend,et enregistre l'intérêt nouveau de l'Église d'Angleterre pour ces questions.

— Le *Journal* du 6 novembre publie un article de Géo London sur cette histoire de barrette de diamants disparue, qu'une sommanbule a fait retrouver en indiquant l'auteur du vol. Le Dr Geley se porte garant de la véracité des faits.

— *Luce e Ombra* (30 septembre - 31 octobre) commence la publication des Énigmes de la psychométrie par E. Bozzano, citant un grand nombre d'expériences d'une exactitude remarquable, entre autres à propos d'un fossile, ce qui montre les singulières possibilités de pareilles investigations.

— *Le Mercure de France* du 1er novembre contient un article du Dr E. Malespine : Le Baiser, essai de psychophysiologie, montrant l'universalité de cet acte, son point de départ instinctif, les sensations qu'il met en jeu, etc.

— Dans le *Message théosophique* du 7 novembre, un article documenté de Maurice Prozor sur le végétarisme et toutes les sectes alimentaires : fruitariens, buveurs de lait, jeûneurs, Flechteriens, naturistes, etc.

— *Le Messager de la Nouvelle Eglise* d'octobre contient notamment un article de C. Gilles sur les degrés de hauteur d'après Swedenborg.

— *Occult Review* de novembre commence par une analyse par l'éditeur, du livre de Jean Finot en ce qui concerne les sectes mystiques de Russie, presque toutes antimilitaristes et communistes : *Soutaïevtzi*, partisans de la fraternité sans culte ; *Fils de Dieu*, voulant réaliser le Christ ou la vierge ou chaque homme ou chaque femme ; *Croyants aux robes blanches*, attendant un nouveau monde, meilleur et fraternel ; *Etrangleurs*, qui tuaient les malades

avant leur mort naturelle ; *Fugitifs*, faisant de la vie nomade une règle ; *Douchobors*, opposés à toute législation ; *Molokanes*, buveurs de lait ; *Stoundistes*, communistes, etc., autant de mouvements populaires qui préparèrent le terrain pour la révolution actuelle.

— Dans *O Pensamento* d'octobre, Martha parle du divorce comme d'une institution immorale, contraire aux lois providentielles et Karmiques.

— Dans le *Positiviste* (sept.-oct.), Joseph Fehmi rapproche de l'opinion d'Aug. Comte sur la politique française en Algérie le télégramme adressé au président Wilson par les représentants autorisés des Algériens-Tunisiens réclamant pour ces peuples le droit de disposer d'eux-mêmes et leur indépendance complète.

— *Le Progrès Civique* se maintient d'un intérêt considérable. Il publie en ce moment des notes de H.-G. Wells : « La Russie telle que je viens de la voir », décrivant l'extrême misère du peuple russe, mais aussi les efforts du gouvernement des Soviets pour lutter contre la terrible vague d'anarchie, de violences et d'atrocité causée par le désastre militaire, financier et politique de l'ancien système de gouvernement quand les soldats affamés et furieux refluèrent vers l'intérieur.

— Dans la *Revue Contemporaine* d'octobre, Alta publie de belles pages sur la Fraternité. — Pour lui, c'est le Christianisme qui a initié le monde à ce sentiment (il ne parle pas du Bouddhisme, naturellement !) et il en conclut qu'il appartient au Christianisme de la réaliser dans le monde, mais une fois expurgé de ses conciles, de ses dogmes parasites et enrichi de sa devise originelle : liberté, égalité, fraternité. Sans doute, des chrétiens ont vécu au nom du Christ ce bel idéal, mais nous pensons que c'est un idéal humain qui n'appartient plus à l'Église pourrie d'hypocrisie et de crimes. — Méfions-nous de cet opportunisme commode : le souffle de fraternité qui se prépare animera des formes vierges ; l'esprit du Christ vivra tant qu'il y aura des hommes capables de se sacrifier pour leurs semblables, mais l'Église doit mourir de ses erreurs et de ses abus.

— La *Revue de l'Époque* de novembre commence par un article du Dr Allendy sur l'Alchimie dont le caractère véritable est de constituer une allégorie initiatique et mystique. — Ce numéro contient un remarquable poème de Paul Fort, un autre d'Albert Mockel, des pages récentes

de Gorki, des articles de Canudo, S. Dejust-Defiol, Marcello-Fabri, Perez Jorba, G. Mallet, M. Masset, L.-R. Mounet, G. Picard, Han Ryner, Schneeberger, M. Valsa.

— Dans la *Revue hebdomadaire* du 30 octobre. Cl-Breton parle du suffrage électoral des femmes aux États-Unis, montrant que ce fait nouveau va modifier l'énorme machine politique de ce pays sans qu'on sache bien encore dans quel sens libéral ou conservateur.

— La *Revue Française d'Homœopathie* de septembre contient la suite de l'article du Dr Allendy sur les Diathèses de nutrition ; ces diathèses ramenées à quatre fonctions de la nutrition : anabolisme, catabolisme aérobie, catabolisme anaérobie et excrétion, constituent un système capable de correspondre parfaitement avec la théorie ancienne des quatre humeurs et d'expliquer de nombreuses correspondances hermétiques.

— La *Revue spirite* de novembre donne un très intéressant article de C. Flammarion : les apparitions immatérielles des vivants, citant des cas de dédoublement volontaire et expérimental avec manifestations à distance. A. Benezech rapporte un cas curieux d'apport spirite.

— La *Revue théosophique française* d'octobre publie un remarquable article du Dr Lem montrant que la vie est inhérente à la matière et que les minéraux possèdent les mêmes caractéristiques vitales que les autres règnes : nutrition avec accroissement (expériences de Leduc et de Le Bon) ; reproduction (genèse des cristaux) ; activité spontanée (mouvements moléculaires, mouvements browniens, radioactivité) ; irritabilité et sensibilité(bolomètre, tube de Branly, gélatino-bromure intoxication des ferments métalliques colloïdaux,cicatrisation des métaux). Ensuite l'auteur montre la réalité des sept états de la matière : solide, liquide, gazeux et éthérique de quatre catégories (répondant aux rayons α, β, γ et à l'éther lui-même).

— Dans la *Rose-Croix* d'octobre, F. Jollivet-Castelot résume ses expériences sur la synthèse de l'or, et W. de Kerlor rend compte des objections qu'y fait Sijil Abdul Ali, disant que ce n'est pas là une réalisation du Grand Œuvre selon les indications des Alchimistes, en particulier avec la pierre philosophale, mais une expérience moderne, par des méthodes modernes, sans rapports directs avec l'Alchimie.

— Dans le *Sphinx* du 24 octobre, A. Jounet examine les résultats comparés de l'astrologie généthliaque (ou sidéromantique) et de l'astrologie onomantique (ou hélionomantique) en ce qui concerne les deux dernières élections présidentielles : Deschanel et Millerand. Cet exemple semblerait montrer la supériorité du système sidéromantique.

— Le *Symbolisme* d'octobre publie les « principes de la Construction universelle » par G. Chevrier. L'homme ne subit plus complètement la force évolutive, comme l'animal ; il s'en fait l'agent conscient et volontaire pour travailler sur sa propre nature. — Ce travail est à la base de toutes les initiations. — A. Lantoine, parlant de la femme dans la Franc-Maçonnerie, fait justice de toutes les médisances qui ont eu cours sur les loges mixtes ou d'adoption, en ce qui concerne leurs soi-disant dérèglements de mœurs.

— *Two Worlds* du 12 novembre donne le compte rendu d'une intéressante séance spirite, au cours de laquelle se produisit un apport (ou une matérialisation) de fleurs fraîches.

— *Le Veilleur*, organe de l'Association des Veilleurs, se présente très luxueusement sur 46 pages. Le numéro d'octobre commence par une adresse du Conseil Central au peuple français exposant le programme des veilleurs : veiller à ce que les signes des temps nouveaux ne passent pas inaperçus ; remuer les routines pour attirer l'attention sur certains aspects désuets de chaque doctrine et rallumer le foyer vital de chacune d'elles. Les veilleurs donnent l'exemple de l'action selon leurs principes, notamment dans leurs camps de travail. Un article sur la question juive est particulièrement intéressant, montrant que la sélection par le système actuel d'examens donne un avantage disproportionné à la race sémitique aussi assimilatrice que peu créatrice. — La Revue est ornée de dessins par Luis de la Rocha, R. Bruyès, etc.

REÇUS : *O Astro* (de Sao-Paulo), le *Biéniste, La Diane, le Franc-parleur* (de Nyon), *Infinito, Italia nova* (de Milan), *Lumière et Vérité, Le petit philosophe, Le Prolétaire de la Dordogne, Psyché, Le reflet humain, O Théosophista* (Rio-de-Janeiro). — *Un, La vie nouvelle, La Vie d'outre-tombe* (Bruxelles). SOUDEBA.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie 2253.

Poitiers. — Imp. Moderne, Nicolas, Renault & Cie.